43e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 15 15 AVRIL 1926

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne)

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète . . . . 18 fr.	ÉTRANGER : Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 17 décembre 1925.
	Édition partielle . . . . 12 fr.	

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du 1er *Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Marcel Leguerney, 15, rue Vivienne, Paris 2e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les Revues. — I. Les Martyrs de Corée, 225. — II. Missions protestantes, 230. — III. Histoire missionnaire, 232. — IV. Au Congo, 234 ; aux Salomon du Sud, 235. — V. Entre Américains : Lansing et Wilson, 236 ; Perry Belmont, 237. — VI. Wells ; Dugard ; Courtois ; P. de Nolhac, 238. — VII. Dames thomistes, 238.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : L. Deyrieux, chanoine Marchand, 239 ; P. Cros, 240.

PRÉDICATION

Pour des Communions solennelles en la fête de sainte Jeanne d'Arc. — *A la messe :* Sainte Jeanne modèle des communiants, 193. — *Avant la communion,* 195. — *Aux Vêpres :* Sainte Jeanne modèle de la jeunesse chrétienne, 195. — *Consécration à la Sainte Vierge :* La dévotion de sainte Jeanne à Marie, 197.

Instructions pour les dimanches. — XXVII. 4e *Dimanche après Pâques :* Obligation du chrétien d'éviter le péché et de tendre à la sainteté, 199. — XXVIII. 5e *Dimanche :* Sur la prière, 201.

Sujets de circonstance. — Adieux d'un curé à ses paroissiens, 203. — Allocution d'un curé pour son installation, 206.

Allocutions de mariage. — V, 208.

MOIS DE MARIE. — Voir à la 1re page de la *couverture* du dernier N° la liste des *Lectures* publiées pour ce Mois dans les années de la *Prédication*.

PETIT COURRIER

Q. — Prière d'indiquer des ouvrages à consulter pour prêcher une Retraite à des religieuses garde-malades.

R. — Mgr Hedley, *Retraite*, 9 f., Lethielleux ; — Mgr Lelong, *La Sainte Religieuse*, 8 f., Téqui ; — Decorne, *Dans la chambre du malade*, 8 f., Tequi.

Nous rappelons : 1° que les prix indiqués ne peuvent être qu'approximatifs ; et 2° que nous ne répondons pas aux lettres anonymes, même quand elles posent des questions dont la réponse offrirait un intérêt général.

Q. — L'*Ami* connaît-il un petit manuel pouvant aider à exposer à des enfants de 8 à 10 ans la doctrine catholique mise à leur portée ? un Evangile expliqué spécialement adapté à des enfants ? un manuel de petites leçons morales pour des enfants ?

R. — Voir Millot, *Explication littérale du Catéchisme de la province de Paris*, 3 vol., 9 f., Lethielleux ; — du même, *Allons à Jésus, Courtes instructions et histoires*, 2 vol., 14 f. ; *Le grand devoir de la prière enseigné aux enfants*, 3 f., Lethielleux ; — Duplessy, *Le Pain Evangélique, Explication dialoguée des Evangiles*, 3 vol., 15 f., Tequi ; — voir ce que nous avons dit l'hiver dernier des deux exquises nouveautés de Mme Compaing de La Tour Girard, *L'Evangile raconté aux Enfants*, 7 f. 50, et : *L'Evangile de nos Tout-Petits*, 4 f. 50, Tolra ; — Boumard, *Formation chrétienne de l'âme*, 4 séries à 6 f. l'une (pour le contenu de chacune, voir recensions données en 1924 et 1925), Lethielleux ; — M. d'Aubigny, *Formation chrétienne de mes Tout-Petits*, 7 f., Tolra (voir recension détaillée donnée en 1924, *couv.* p. 194) ; — etc.

Q. — Quels ouvrages consulter pour cette conférence ? « Exposer, d'après les directions pontificales, le sens, le but de l'Action catholique et ses principes fondamentaux. Les laïcs doivent-ils y collaborer ? Pourquoi et dans quelle mesure ? Quelles sont les conditions de succès ? »

R. — Henri Brun, *La Cité chrétienne*, in-8 de 530 p., Paris, Bonne Presse ; — abbé Guerry, *Code de l'action catholique*, in-12 de 160 p., franco 4 f., à la Ligue dauphinoise d'Action catholique, 4, rue du Vieux-Temple, à Grenoble ; — l'ency-

clique de Pie X aux évêques d'Italie sur l'action catholique, *Il fermo proposito*, du 11 juin 1905 (trad. fr. au tome II, p. 90-104, des *Actes de S. S. Pie X*, Paris, Bonne Presse); — Mgr Gouraud, *Pour l'action catholique*, in-12 de 411 p., Paris, Beauchesne; — Mgr Sagot du Vauroux, *L'action catholique au temps présent*, in-8 de 518 p., Paris, de Gigord; — Mgr Gibier, *Le relèvement national*, in-12 de 420 p., et *Les reconstructions nécessaires*, in-12 de 374 p., Paris, Tequi; — Maurice de la Taille, *En face du Pouvoir*, in-12, Tours, Cattier.

Q. — Une jeune fille nommée Denise serait heureuse de savoir si, en dehors de S. Denys, il n'y aurait pas une sainte Denise. On lui a parlé d'une sainte de ce nom en mai et d'une autre en octobre.

R. — Ste Denise *(Dionysia)*, martyre à Lampsaque dans l'Hellespont *(Martyr. Rom.*, 15 mai); — Ste Denise, noble veuve d'Afrique, sœur de sainte Dative et mère de S. Majoric, honorée comme martyre à cause des mauvais traitements qu'elle subit des Ariens sous Hunéric, roi des Vandales *(M. R.*, 6 décembre); — Ste Denise, décapitée en 250 à Alexandrie *(M. R.*, 12 décembre).

Q. — Pourriez-vous me dire s'il y a un Sommaire des indulgences et où serait-il imprimé ?

R. — La 4e édition française de Beringer, *Les Indulgences, leur nature et leur usage*, a paru l'an dernier chez Lethielleux (10, rue Cassette, Paris 6e) en 2 gros vol. in-8, d'impression compacte, 50 f. (port en sus). C'est le recueil le plus complet qui existe à l'heure actuelle.

Q. — L'*Ami* connaît-il une *Vie* de S. Hervé, fêté en Bretagne le 17 juin ?

R. — *Saint Hervé*, par l'abbé Hervé Calvez, curé-doyen de St-Michel de Lesneven, 1 vol. in-12 avec nombreuses illustrations, à l'Imprimerie de la Presse libérale, 4, rue du Château, à Brest : histoire du saint et de son culte.

Q. — L'*Ami* voudrait-il indiquer la maison de Nancy où se vendent des papiers pour ornementation, médaillons, images des Saints, etc. ?

R. — C'était l'Imagerie Ferry; nous croyons qu'elle a disparu.

Q. — A quelle librairie pourrai-je trouver une traduction française des *Paradoxes du Christianisme* et de *Orthodoxie* de Chesterton ?

R. — *Librairie de l'Art catholique*, 6, place St Sulpice, Paris 6e. Auteur étudié ici à diverses reprises, à l'apparition de chacun de ses ouvrages (et cette année encore).

Nouveau Mois de Marie *tiré textuellement des Œuvres de Bossuet* — In-32 jésus de 382 p., franco 5 f. 50. — Leclercq-Guérin, 2, rue Sainte-Marguerite, Arras.

Ce qui fait la nouveauté de ce *Mois de Marie*, c'est qu'il est entièrement composé de textes empruntés aux *Sermons* et aux *Elévations sur les Mystères*. L'auteur s'est contenté de répartir judicieusement ces beaux morceaux en 31 lectures, sans les affaiblir par des liaisons plus ou moins artificielles. Et pour que le lecteur puisse se rendre compte qu'on ne lui offre que du Bossuet, les références ont été soigneusement indiquées en tête de chaque extrait.

Comme l'écrit très justement M. le chanoine Guillemant, vicaire général d'Arras, « ce n'est pas ici un de ces petits livres sans portée, qui appuient d'un « exemple » édifiant quelques vagues « considérations » et auxquels manquent trop souvent la science, la logique ou le style. » On y trouvera « la substance d'immortels chefs-d'œuvre sur lesquels Bossuet a mis l'empreinte de sa doctrine, de sa piété et de sa langue. »

Le Romantisme. — In-8 raisin de 64 p., 150 gravures, 5 f. — Paris, Hachette.

Fait partie de la Collection, célèbre dès le premier jour, *L'Encyclopédie par l'image*. Il y a dans le romantisme un phénomène moral, et un phénomène littéraire, celui-ci en partie conditionné par celui-là. Le côté moral, ou immoral, du romantisme, a été dans l'*Ami* jadis l'objet de nombreuses études. C'est le côté littéraire surtout qui est envisagé dans la présente brochure, mais sans que l'on perde de vue le côté moral. — Définition d'abord; sens étymologique du mot, puis sens qu'il a pris dans l'histoire littéraire; le romantisme allemand et anglais; les quatre périodes du romantisme français : 1° le préromantisme, 2° le romantisme de Chateaubriand et de Mme de Staël, 3° la bataille romantique (1820-1830), 4° le règne du romantisme (1830-1843). Un dernier chapitre sur le romantisme dans l'art français.

Conclusion sage : « ...Le sens commun se révolte contre cet envahissement du lyrisme, et l'on ose enfin disputer au poète la *souveraineté* qu'il prétendait s'arroger. Un art nouveau s'est alors créé, plus simple et plus naturel; mais il n'a pu se développer que grâce au romantisme. — Le romantisme n'est donc pas la perfection même, mais il a le mérite indéniable d'avoir saisi et fixé un des aspects de la beauté. »

La Photographie expliquée au débutant, par Mar et Hagelbacher, ingénieur civil. — In-12 de 174 p., 120 gravures, 6 f. — Paris, Garnier.

Les applications de la photographie formeraient une liste innombrable. On photographie jusqu'au ciel et aux astres. On photographie les infiniment petits, et c'est l'appareil photographique qui nous permet de noter leurs mouvements. On photographie l'intérieur des métaux; et la métallographie microscopique, une science nouvelle, permet de se rendre compte de la contexture des alliages... D'une science aussi universellement répandue tout le monde veut posséder au moins les premières notions. C'est ce que l'on trouve ici : une vue d'ensemble d'abord, puis ce qu'il faut savoir pour se lancer dans la pratique de cet art. — Une dizaine de chapitres : le principe de la photographie; la chambre noire, la surface sensible, la prise du cliché, le traitement du cliché, l'épreuve, l'agrandissement, la photographie des couleurs, la stéréoscopie, le laboratoire.

ANNONCES

LOURDES Hôtels et Pensions de Famille recommandés

Hôtel AVE MARIS STELLA F. ABADIE, propre.
Confort mod. Pension 30 et 22 fr. Prix spéc. p. groupes.

Mme Marceline LOUIS, 27, Boulevard de la Grotte. — Journée complète : 18 fr. Arrangts pr prêtres, chefs de groupe.

VILLA MADONA, Avenue Peyramale (près Grotte).
Pension premier ordre, très recommandée.

A N.-D. d'ISSOUDUN, Mme SALLE, Avenue du Cinéma Moderne.
Pension de famille très confort. — Prix modérés.

Hôtel de l'UNIVERS J. ARQUÉ. Recommande Clergé et familles. Arrangements pr groupes. Confort moderne.

43e ANNÉE (5e série) N° 15 15 AVRIL 1926

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les Martyrs de Corée. — II. Missions protestantes. — III. Histoire missionnaire. — IV. Au Congo ; aux Salomon du Sud. — V. Entre Américains : Lansing et Wilson ; Perry Belmont. — VI. Wells ; Dugard ; Courtois ; P. de Nolhac. — VII. Dames thomistes.

I. — Le 5 juillet 1925, Pie XI béatifiait 79 martyrs de Corée, dont un évêque et deux prêtres français, les autres, tous indigènes. Ce n'est pas seulement une phalange de nouveaux Bienheureux qui s'est inscrite ce jour-là aux fastes de la sainteté; mais, comme le disait dans son remerciement au Pape Mgr de Guébriant, Supérieur de la Société des Missions Etrangères de Paris, c'est une nationalité nouvelle, jusqu'ici absente du catalogue des Saints, qui vient aujourd'hui, pour la première fois, y inscrire les noms de son premier prêtre et de 75 de ses fils [1].

C'est une chrétienté dont les origines ont été extraordinaires : genèse spontanée, sans évangélisation directe, par la seule action de la grâce sur des âmes avides de la vérité religieuse : — « Tels les Rois mages, au fond de l'Orient, scrutant les anciennes prophéties, soupiraient en attendant l'étoile qui devait les conduire à Bethléem, tels, poursuit Mgr de Guébriant, tels les docteurs de Corée, dans l'isolement de leur royaume solitaire, étudiant passionnément les livres où ils espéraient trouver l'explication du monde. »

C'était vers la fin du XVIIIe siècle. La Corée était alors vassale de la Chine [2], et la formation intellectuelle des Coréens était toute chinoise. L'ambassade annuelle que leur vassalité les obligeait à envoyer à Pékin, leur rapportait toujours un riche lot d'ouvrages édités à la capitale. C'est ainsi que pénètre chez eux, en 1782, un petit Manuel de la religion catholique, écrit en chinois par un Jésuite. Il tombe sous les yeux d'un lettré de noble famille, Pick-i. Emerveillé de ces maximes si supérieures à celles qu'il a lues jusque-là dans les autres philosophies, celui-ci brûle du désir de les connaître plus à fond. Comment y parvenir ? Il y a défense impitoyable de communiquer avec l'étranger. Mais il y a l'ambassade annuelle, qui va permettre de tourner la difficulté. Pick-i met au courant de sa pieuse découverte le fils même de l'ambassadeur. Celui-ci partage l'enthousiasme de son ami, et, arrivé à Pékin (1783), finit par trouver la Mission chrétienne. Il entre en rapports avec l'évêque, Mgr Alexandre de Gouvea, Franciscain, visite les églises, assiste aux cérémonies du culte, étudie la doctrine; enfin, la veille de son départ, il reçoit le baptême avec le nom de Pierre.

De retour à Séoul, il catéchise Pick-i, lui remet des livres, des croix, des images dont lui ont fait présent les missionnaires, et le baptise en même temps qu'un autre lettré de leurs amis. Les voici trois, comme les Mages. Ils font de l'apostolat, et les conversions se multiplient. Pick-i cependant sait qu'à toute église il faut un évêque et des prêtres; mais il n'a pas encore compris l'origine sacramentelle du pouvoir sacerdotal, et ces excellents néophytes, qui savent que la loi interdit le sol coréen à tout étranger et que par conséquent ils ne peuvent obtenir de missionnaires, décident tout simplement de faire eux-mêmes des prêtres. Ils procèdent à des élections, et leurs élus se mettent, avec un zèle qui égale leur bonne foi, à exercer le saint ministère.

Bientôt une étude plus attentive de leurs livres leur fait concevoir des doutes sur la légitimité de la chose. A l'ambassade suivante, ils en parlent à l'évêque de Pékin, qui les réprimande fort ; ils se soumettent immédiatement et rentrent dans le rang. A Pékin aussi, ils apprennent qu'il ne leur

[1] Sur les nouveaux Bienheureux, voir Mgr Demange, *Revue d'Histoire des Missions*, décembre 1925 ; — P. Dudon, *Etudes*, 5 déc.

[2] La Corée, disputée durant des siècles entre la Chine et le Japon, a été enfin annexée (22 août 1910) au Japon, à la suite d'une série de traités ou d'accords consécutifs à la guerre russo-japonaise (1905, 1907, 1909, 1910) et dont chacun marquait un pas vers l'étranglement de l'indépendance coréenne. L'affaire n'alla pas de soi ; il y eut des insurrections ; en août 1907, 16.000 Coréens étaient exécutés ou massacrés pour assassinats de soldats japonais ou pour rébellion. L'annexion pure et simple fut enfin prononcée le 22 août 1910, comme on vient de dire.

La Corée est une presqu'île montagneuse qui s'allonge en forme de doigt de gant entre la mer Jaune et la Mer du Japon, entre le 33° et le 42° de latitude nord (latitude de l'Espagne : Séoul est presque à la latitude de Tunis, mais avec des températures de — 15° en hiver, contre + 36° en été), d'une superficie qui est presque moitié de celle de la France. Population : 17 millions d'habitants, voués à être de plus en plus submergés par les colons japonais, qui d'ailleurs impriment à la mise en exploitation du sol un progrès très accéléré. L'agriculture très primitive de l'ancienne Corée, suffisante pour une population clairsemée, fait place peu à peu aux méthodes perfectionnées; le commerce, qui en 1904 se chiffrait par 86 millions de francs, a dépassé, en 1918, 300 millions de yen (le yen, au pair, vaut 2 f. 58). Elle ne méritera plus guère son nom de *Pays du Matin Calme*, ou de *Royaume Ermite*.

Sur la Corée du XIXe siècle, voir le bon petit livre de Paul Tournafond. *La Corée* (in-8 de 172 p., 2 f., Paris, Téqui, 1894) ; — le P. Dallet, *Histoire de l'Eglise de Corée*, 2 vol., Paris, Palmé, 1874 ; — le chapitre *Corée*, du P. Launay, au t. III de la grande histoire des *Missions catholiques françaises au XIXe siècle*, Paris, Colin, 1900.

clique de Pie X aux évêques d'Italie sur l'action catholique, *Il fermo proposito*, du 11 juin 1905 (trad. fr. au tome II, p. 90-104, des *Actes de S. S. Pie X*, Paris, Bonne Presse); — Mgr Gouraud, *Pour l'action catholique*, in-12 de 411 p., Paris, Beauchesne; — Mgr Sagot du Vauroux, *L'action catholique au temps présent*, in-8 de 518 p., Paris, de Gigord; — Mgr Gibier, *Le relèvement national*, in-12 de 420 p., et *Les reconstructions nécessaires*, in-12 de 374 p., Paris, Téqui; — Maurice de la Taille, *En face du Pouvoir*, in-12, Tours, Cattier.

Q. — Une jeune fille nommée Denise serait heureuse de savoir si, en dehors de S. Denys, il n'y aurait pas une sainte Denise. On lui a parlé d'une sainte de ce nom en mai et d'une autre en octobre.

R. — Ste Denise *(Dionysia)*, martyre à Lampsaque dans l'Hellespont *(Martyr. Rom.*, 15 mai); — Ste Denise, noble veuve d'Afrique, sœur de sainte Dative et mère de S. Majoric, honorée comme martyre à cause des mauvais traitements qu'elle subit des Ariens sous Hunéric, roi des Vandales *(M. R.*, 6 décembre); — Ste Denise, décapitée en 250 à Alexandrie *(M. R.*, 12 décembre).

Q. — Pourriez-vous me dire s'il y a un Sommaire des indulgences et où serait-il imprimé ?

R. — La 4e édition française de Beringer, *Les Indulgences, leur nature et leur usage*, a paru l'an dernier chez Lethielleux (10, rue Cassette, Paris 6e) en 2 gros vol. in-8, d'impression compacte, 50 f. (port en sus). C'est le recueil le plus complet qui existe à l'heure actuelle.

Q. — L'*Ami* connaît-il une *Vie* de S. Hervé, fêté en Bretagne le 17 juin ?

R. — *Saint Hervé*, par l'abbé Hervé Calvez, curé-doyen de St-Michel de Lesneven, 1 vol. in-12 avec nombreuses illustrations, à l'Imprimerie de la Presse libérale, 4, rue du Château, à Brest : histoire du saint et de son culte.

Q. — L'*Ami* voudrait-il indiquer la maison de Nancy où se vendent des papiers pour ornementation, médaillons, images des Saints, etc. ?

R. — C'était l'Imagerie Ferry; nous croyons qu'elle a disparu.

Q. — A quelle librairie pourrai-je trouver une traduction française des *Paradoxes du Christianisme* et de *Orthodoxie* de Chesterton ?

R. — *Librairie de l'Art catholique*, 6, place St Sulpice, Paris 6e. Auteur étudié ici à diverses reprises, à l'apparition de chacun de ses ouvrages (et cette année encore).

Nouveau Mois de Marie *tiré textuellement des Œuvres de Bossuet* — In-32 jésus de 382 p., franco 5 f. 50. — Leclercq-Guérin, 2, rue Sainte-Marguerite, Arras.

Ce qui fait la nouveauté de ce *Mois de Marie*, c'est qu'il est entièrement composé de textes empruntés aux *Sermons* et aux *Elévations sur les Mystères*. L'auteur s'est contenté de répartir judicieusement ces beaux morceaux en 31 lectures, sans les affaiblir par des liaisons plus ou moins artificielles. Et pour que le lecteur puisse se rendre compte qu'on ne lui offre que du Bossuet, les références ont été soigneusement indiquées en tête de chaque extrait.

Comme l'écrit très justement M. le chanoine Guillemant, vicaire général d'Arras, « ce n'est pas ici un de ces petits livres sans portée, qui appuient d'un « exemple » édifiant quelques vagues « considérations » et auxquels manquent trop souvent la science, la logique ou le style. » On y trouvera « la substance d'immortels chefs-d'œuvre sur lesquels Bossuet a mis l'empreinte de sa doctrine, de sa piété et de sa langue. »

Le Romantisme. — In-8 raisin de 64 p., 150 gravures, 5 f. — Paris, Hachette.

Fait partie de la Collection, célèbre dès le premier jour, *L'Encyclopédie par l'image*. Il y a dans le romantisme un phénomène moral, et un phénomène littéraire, celui-ci en partie conditionné par celui-là. Le côté moral, ou immoral, du romantisme, a été dans l'*Ami* jadis l'objet de nombreuses études. C'est le côté littéraire surtout qui est envisagé dans la présente brochure, mais sans que l'on perde de vue le côté moral. — Définition d'abord; sens étymologique du mot, puis sens qu'il a pris dans l'histoire littéraire; le romantisme allemand et anglais; les quatre périodes du romantisme français : 1° le préromantisme, 2° le romantisme de Chateaubriand et de Mme de Staël, 3° la bataille romantique (1820-1830), 4° le règne du romantisme (1830-1843). Un dernier chapitre sur le romantisme dans l'art français.

Conclusion sage : « ...Le sens commun se révolte contre cet envahissement du lyrisme, et l'on ose enfin disputer au poète la *souveraineté* qu'il prétendait s'arroger. Un art nouveau s'est alors créé, plus simple et plus naturel; mais il n'a pu se développer que grâce au romantisme. — Le romantisme n'est donc pas la perfection même, mais il a le mérite indéniable d'avoir saisi et fixé un des aspects de la beauté. »

La Photographie expliquée au débutant, par Mar et Hagelbacher, ingénieur civil. — In-12 de 174 p., 120 gravures, 6 f. — Paris, Garnier.

Les applications de la photographie formeraient une liste innombrable. On photographie jusqu'au ciel et aux astres. On photographie les infiniment petits, et c'est l'appareil photographique qui nous permet de noter leurs mouvements. On photographie l'intérieur des métaux; et la métallographie microscopique, une science nouvelle, permet de se rendre compte de la contexture des alliages... D'une science aussi universellement répandue tout le monde veut posséder au moins les premières notions. C'est ce que l'on trouve ici : une vue d'ensemble d'abord, puis ce qu'il faut savoir pour se lancer dans la pratique de cet art. — Une dizaine de chapitres : le principe de la photographie; la chambre noire, la surface sensible, la prise du cliché, le traitement du cliché, l'épreuve, l'agrandissement, la photographie des couleurs, la stéréoscopie, le laboratoire.

ANNONCES

LOURDES Hôtels et Pensions de Famille recommandés

Hôtel AVE MARIS STELLA F. ABADIE, propre. Confort mod. Pension 30 et 22 fr. Prix spéc. p. groupes.

Mme Marceline LOUIS, 27, Boulevard de la Grotte. — Journée complète : 18 fr. Arrangts pr prêtres, chefs de groupe.

VILLA MADONA, Avenue Peyramale (près Grotte). Pension premier ordre, très recommandée.

A N.-D. d'ISSOUDUN, Mme SALLE, Avenue du Cinéma Moderne. Pension de famille très confort. — Prix modérés.

Hôtel de l'UNIVERS J. ARQUÉ. Recommande Clergé et familles. Arrangements pr groupes. Confort moderne.

43e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 15 15 AVRIL 1926

L'AMI DU CLERGÉ

Parait à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Les Martyrs de Corée. — II. Missions protestantes. — III. Histoire missionnaire. — IV. Au Congo ; aux Salomon du Sud. — V. Entre Américains : Lansing et Wilson ; Perry Belmont. — VI. Wells ; Dugard ; Courtois ; P. de Nolhac. — VII. Dames thomistes.

I. — Le 5 juillet 1925, Pie XI béatifiait 79 martyrs de Corée, dont un évêque et deux prêtres français, les autres, tous indigènes. Ce n'est pas seulement une phalange de nouveaux Bienheureux qui s'est inscrite ce jour-là aux fastes de la sainteté ; mais, comme le disait dans son remerciement au Pape Mgr de Guébriant, Supérieur de la Société des Missions Etrangères de Paris, c'est une nationalité nouvelle, jusqu'ici absente du catalogue des Saints, qui vient aujourd'hui, pour la première fois, y inscrire les noms de son premier prêtre et de 75 de ses fils [1].

C'est une chrétienté dont les origines ont été extraordinaires : genèse spontanée, sans évangélisation directe, par la seule action de la grâce sur des âmes avides de la vérité religieuse : — « Tels les Rois mages, au fond de l'Orient, scrutant les anciennes prophéties, soupiraient en attendant l'étoile qui devait les conduire à Bethléem, tels, poursuit Mgr de Guébriant, tels les docteurs de Corée, dans l'isolement de leur royaume solitaire, étudiant passionnément les livres où ils espéraient trouver l'explication du monde. »

C'était vers la fin du XVIIIe siècle. La Corée était alors vassale de la Chine [2], et la formation intellectuelle des Coréens était toute chinoise. L'ambassade annuelle que leur vassalité les obligeait à envoyer à Pékin, leur rapportait toujours un riche lot d'ouvrages édités à la capitale. C'est ainsi que pénètre chez eux, en 1782, un petit Manuel de la religion catholique, écrit en chinois par un Jésuite. Il tombe sous les yeux d'un lettré de noble famille, Pick-i. Emerveillé de ces maximes si supérieures à celles qu'il a lues jusque-là dans les autres philosophies, celui-ci brûle du désir de les connaître plus à fond. Comment y parvenir ? Il y a défense impitoyable de communiquer avec l'étranger. Mais il y a l'ambassade annuelle, qui va permettre de tourner la difficulté. Pick-i met au courant de sa pieuse découverte le fils même de l'ambassadeur. Celui-ci partage l'enthousiasme de son ami, et, arrivé à Pékin (1783), finit par trouver la Mission chrétienne. Il entre en rapports avec l'évêque, Mgr Alexandre de Gouvea, Franciscain, visite les églises, assiste aux cérémonies du culte, étudie la doctrine ; enfin, la veille de son départ, il reçoit le baptême avec le nom de Pierre.

De retour à Séoul, il catéchise Pick-i, lui remet des livres, des croix, des images dont lui ont fait présent les missionnaires, et le baptise en même temps qu'un autre lettré de leurs amis. Les voici trois, comme les Mages. Ils font de l'apostolat, et les conversions se multiplient. Pick-i cependant sait qu'à toute église il faut un évêque et des prêtres ; mais il n'a pas encore compris l'origine sacramentelle du pouvoir sacerdotal, et ces excellents néophytes, qui savent que la loi interdit le sol coréen à tout étranger et que par conséquent ils ne peuvent obtenir de missionnaires, décident tout simplement de faire eux-mêmes des prêtres. Ils procèdent à des élections, et leurs élus se mettent, avec un zèle qui égale leur bonne foi, à exercer le saint ministère.

Bientôt une étude plus attentive de leurs livres leur fait concevoir des doutes sur la légitimité de la chose. A l'ambassade suivante, ils en parlent à l'évêque de Pékin, qui les réprimande fort ; ils se soumettent immédiatement et rentrent dans le rang. A Pékin aussi, ils apprennent qu'il ne leur

[1] Sur les nouveaux Bienheureux, voir Mgr Demange, *Revue d'Histoire des Missions,* décembre 1925 ; — P. Dudon, *Etudes,* 5 déc.

[2] La Corée, disputée durant des siècles entre la Chine et le Japon, a été enfin annexée (22 août 1910) au Japon, à la suite d'une série de traités ou d'accords consécutifs à la guerre russo-japonaise (1905, 1907, 1909, 1910) et dont chacun marquait un pas vers l'étranglement de l'indépendance coréenne. L'affaire n'alla pas de soi ; il y eut des insurrections ; en août 1907, 16.000 Coréens étaient exécutés ou massacrés pour assassinats de soldats japonais ou pour rébellion. L'annexion pure et simple fut enfin prononcée le 22 août 1910, comme on vient de dire.

La Corée est une presqu'île montagneuse qui s'allonge en forme de doigt de gant entre la mer Jaune et la Mer du Japon, entre le 33° et le 42° de latitude nord (latitude de l'Espagne : Séoul est presque à la latitude de Tunis, mais avec des températures de — 15° en hiver, contre + 36° en été), d'une superficie qui est presque moitié de celle de la France. Population : 17 millions d'habitants, voués à être de plus en plus submergés par les colons japonais, qui d'ailleurs impriment à la mise en exploitation du sol un progrès très accéléré. L'agriculture très primitive de l'ancienne Corée, suffisante pour une population clairsemée, fait place peu à peu aux méthodes perfectionnées ; le commerce, qui en 1904 se chiffrait par 86 millions de francs, a dépassé, en 1918, 300 millions de yen (le yen, au pair, vaut 2 f. 58). Elle ne méritera plus guère son nom de *Pays du Matin Calme,* ou de *Royaume Ermite.*

Sur la Corée du XIXe siècle, voir le bon petit livre de Paul Tournafond. *La Corée* (in-8 de 172 p., 2 f., Paris, Téqui, 1894) ; — le P. Dallet, *Histoire de l'Eglise de Corée,* 2 vol., Paris, Palmé, 1874 ; — le chapitre *Corée*, du P. Launay, au t. III de la grande histoire des *Missions catholiques françaises au XIXe siècle,* Paris, Colin, 1900.

est pas possible de continuer à rendre aux ancêtres le culte traditionnel : décision qui amène des défections, mais aussi des martyrs. Car la persécution s'est déchaînée dès que le pouvoir civil a eu vent de ce mouvement novateur qui va à l'encontre de la religion du pays ; et de nombreux néophytes, qui jamais n'ont vu un prêtre, qui jamais n'ont entendu une messe, qui n'ont jamais reçu d'autre sacrement que le Baptême, donnent leur vie pour Jésus-Christ.

Cette première persécution cependant n'a pas ralenti le mouvement de conversions ; et lorsque dix ans plus tard, en 1794, un prêtre chinois, Jacques Tjyou, pénètre enfin en Corée, il y trouve une chrétienté de 4.000 fidèles, qui s'est faite toute seule. Lui-même, à son tour, versera son sang en 1801, avec des centaines de nouveaux martyrs.

De nouveau orpheline, la jeune Eglise va le rester plus de trente ans. Elle multiplie les appels à Pékin, à Rome, à Pie VII, à Léon XII ; mais il y a tant de ruines à réparer alors dans les vieilles Eglises d'Europe, et si peu d'ouvriers apostoliques ! Enfin, le 9 septembre 1831, la Congrégation de la Propagande réussit à ériger le Vicariat apostolique de Corée et place à sa tête Mgr Bruguière, de la Société des Missions Etrangères de Paris (né 1793 à Reissac, diocèse de Carcassonne, missionnaire à Siam depuis 1825).

Mgr Bruguière quitte Bangkok le 12 septembre 1832, et s'arrête en Chine, où le P. Pierre Maubant, destiné d'abord au Setchouan, demande à son évêque et obtient la permission de se joindre au nouveau Vicaire apostolique. Et comme deux Européens ne peuvent voyager ensemble en Chine, ils prennent chacun une route différente, se donnant rendez-vous, soit à Si-vang, en Tartarie, soit sur les frontières de Corée.

Le P. Maubant arrive à Pékin après un voyage au cours duquel il aurait dû être vingt fois arrêté et qu'il fait presque sans incident, grâce à une audace imperturbable qui franchit, sans avoir l'air de s'en apercevoir, des obstacles où tout autre aurait vu des impossibilités. Le premier Européen depuis des siècles, il entre en plein jour à Pékin sans diplôme impérial ; et l'évêque en est tellement stupéfait qu'il le met au secret durant deux mois, pour le faire passer ensuite en Tartarie, à Si-vang, où l'attend le fraternel accueil de M. Mouly, Lazariste.

Mgr Bruguière reste beaucoup plus longtemps en route. Son ignorance de la langue et des coutumes chinoises a multiplié sous ses pieds les difficultés de tout genre. Enfin, le 8 octobre 1834, après deux ans et vingt-six jours de voyage, il rejoint le P. Maubant à Si-vang.

Les deux apôtres restent un an dans ce village, occupés à préparer leur entrée en Corée. La chose est loin d'aller de soi : les chrétiens de Corée, après avoir si longtemps et avec tant d'instances réclamé des missionnaires, sont soudain pris de peur et disent que le moment n'est pas venu, que la présence des deux missionnaires déchaînerait une persécution immédiate. Mgr Bruguière finit par passer outre, impose silence aux timidités de ses guides, et quitte Si-vang le 7 octobre 1835. Trois semaines plus tard, le courrier qui devait apporter la nouvelle de son entrée en Corée, annonce sa mort : un mal soudain l'a pris le 20 octobre, et il est mort une heure après, assisté par un prêtre chinois.

Le P. Maubant part pour rendre les derniers devoirs à son évêque, puis continue sa route à travers plaines et forêts de Mandchourie. La douane coréenne est d'une rigueur inimaginable ; il ne faut pas essayer de la tromper. Heureusement le fleuve-frontière est gelé, ce qui permet au Père de le franchir à pied sec en un endroit absolument solitaire, par une nuit de janvier 1836. Il pénètre dans la ville voisine par une bouche d'égout, et des chrétiens, avertis, le reçoivent dans une petite maison qui a l'aspect d'un four de boulanger.

Le P. Maubant était en Corée depuis quelques mois, quand un autre missionnaire, le P. Jacques Chastan, vient le rejoindre, suivi de Mgr Laurent Imbert, qui est missionnaire au Se-tchouan depuis dix ans et à qui Rome vient de confier le Vicariat apostolique de Corée.

Ce sont les trois premiers prêtres français entrés en Corée, les trois martyrs français de la béatification de 1925.

Entrés en 1836, la Providence va leur ménager trois ans pour relever la chrétienté coréenne, ranimer des ferveurs nécessairement attiédies par la longue privation des Sacrements, ramener les transfuges, donner à la propagation de l'Evangile un vigoureux essor : 1.200 baptêmes et 600 catéchumènes, surtout amorcer la formation d'un clergé indigène, suivant la tradition de la Société des Missions Etrangères : Mgr Imbert, à l'exemple des premiers Vicaires apostoliques, fait choix, dans ce but, de sujets d'âge mûr et leur enseigne la théologie.

Mais la retraite du Régent change la face des choses. Il avait pour le christianisme une vraie sympathie ; il avait plus d'une fois arrêté la persécution prête à éclater. Fatigué et malade, il laisse le pouvoir exécutif aux mains de Ni-tsi-en-i, ennemi acharné des chrétiens.

Ni et les gens de Séoul ne voient dans l'Evangile qu'une chose : c'est qu'il vient du dehors ; qu'il est incompatible avec le culte immémorial du pays ; que, dès lors, en proscrire la prédication et l'exercice, c'est un pur acte de défense nationale... Tel avait été déjà le raisonnement des Césars de Rome ; et tel fut le raisonnement qui motiva l'édit de persécution du 19 avril 1839.

Une nouvelle persécution s'abattra sur l'Eglise de Corée en 1845 ; une dernière, en 1866.

Les Bienheureux de 1925 sont des martyrs des persécutions de 1839 et 1845. Les persécutions de 1784 et de 1801 avaient donné des martyrs aussi, comme on a vu plus haut ; mais l'absence de prêtres pendant plus de trente ans, et des diffi-

cultés de toutes sortes n'ont pas permis de recueillir les éléments d'un Procès de Béatification. — Quant à la persécution de 1866, elle fera l'objet d'une nouvelle Cause, introduite depuis six ans et dont le Procès apostolique se poursuit actuellement en Corée. Y figurent deux évêques français : Mgr Berneux et Mgr Daveluy; sept missionnaires également français : les PP. Pourthié, Petitnicolas, Aumaître, Dorie, Huin (du Séminaire de Langres), Beaulieu, Just de Bretenières ; et quelques Coréens, en nombre malheureusement disproportionné avec le total des victimes qui fut très considérable, la seule année 1866 ayant vu tomber plus de 2.000 fidèles. Le gouvernement japonais, ces dernières années, a mis à la disposition de Mgr Mutel, Vicaire apostolique (originaire aussi de Langres), les Archives de l'ancien gouvernement ; et le prélat y a retrouvé et traduit les témoignages officiels du martyre qui déjà ont servi à la première Cause (celle des Bienheureux de 1925) et accéléreront sans doute la seconde.

Les 79 Bienheureux que les persécutions de 1839 et de 1845 viennent de donner à l'Eglise se répartissent ainsi : le premier évêque et les deux premiers missionnaires qui aient pénétré en Corée, Mgr Laurent Imbert et les PP. Pierre Maubant et Jacques Chastan ; le premier Coréen qui ait été élevé au sacerdoce, le P. André Kim ; douze catéchistes ; seize autres hommes, et quarante-sept femmes dont plusieurs avec la double auréole du martyre et de la virginité.

C'est l'évêque, Mgr Imbert, qui tomba le premier aux mains des bourreaux, le 10 août 1839. Il y avait plusieurs mois que la persécution sévissait. Elle avait fait déjà, dans les rangs du peuple fidèle de Corée, 22 martyrs, 22 de nos Bienheureux de 1925. Le soir du 10 août, l'évêque se préparait à son ministère de nuit dans la station où il se trouvait de passage, quand la petite porte s'ouvre. Un excellent chrétien, aujourd'hui Bienheureux, André Tjyeng, homme vraiment d'une prodigieuse naïveté, se présente au Prélat :

— Monseigneur, le Gouvernement a enfin reconnu la vérité de notre sainte Religion ; il va la proclamer dans tout le pays, et, pour cette solennité, il envoie chercher l'évêque par un capitaine des gardes, qui vous attend à quelque distance d'ici.

— Mon fils, répond le Pontife, tu t'es laissé tromper par le diable.

Le diable en effet s'était servi d'un traître, et le traître exploitait la simplicité d'André.

L'évêque met ordre à ses affaires, écrit à ses deux Pères, leur enjoint de continuer à se cacher jusqu'à nouvel avis, « si toutefois je puis vous en donner un. » Il célèbre la Messe pour la dernière fois ; puis défendant aux chrétiens de le suivre, il va, son petit paquet sur le dos, rejoindre le chef des satellites, qui l'attendait dans une auberge.

Lié de la corde rouge des grands criminels, on le mène d'étape en étape ; la foule accourt des villages, curieuse de voir un diable d'Occident : lui, marchant vers la mort, exhorte ces pauvres gens à penser qu'ils ont une âme et que c'est pour leur âme qu'il est venu vers eux.

A Séoul, s'ouvrent de suite les séances d'interrogatoires et de torture. Les juges ont vite compris qu'ils n'ont pas à escompter une faiblesse de cet homme. On ouvre la série des supplices. On dépouille l'évêque de ses vêtements ; on lui lie solidement ensemble les doigts des pieds. Entre les jambes on introduit un gros billot de bois. Alors, on passe une corde autour des genoux ; et, de chaque côté, les bourreaux tirent de toutes leurs forces, jusqu'à ce que les genoux se rejoignent, les jambes formant un cercle.

Puis, ils prennent des pieux, grossièrement aiguisés aux extrémités, les enfoncent dans les hanches et les cuisses du martyr, jusqu'à ce que les os soient mis à nu. Et on le reporte à sa prison. Là, les jambes enserrées de lourdes entraves, on le jette à terre, parmi la vermine et la pourriture, proie vouée au plus terrible supplice des prisons coréennes, la soif qui jour et nuit brûle ces corps vidés de leur sang.

Dans les cases voisines, il entend les gémissements des chrétiens qui ont été pris et torturés avant lui. Il entend, ce qui est tout autrement angoissant, les paroles tentatrices des parents et amis païens que l'on introduit auprès d'eux pour leur représenter qu'un seul mot de leur part, même non sincère, les arrachera à ces souffrances inouïes et à la mort qui vient. Comme il prie alors ! et quelle éloquence il met dans ses encouragements, leur montrant le Ciel qui va s'ouvrir pour eux dans quelques jours, dans quelques heures peut-être !

Le Gouvernement cependant, à qui la ruse a si bien réussi une première fois pour le capturer, veut recourir à la même arme pour mettre la main sur les deux autres Pères. Il soudoie deux chrétiens. Ceux-ci font mine d'entrer dans le complot, ce qui leur permettra d'approcher l'évêque, de le mettre au courant, de prendre ses ordres. Ils lui disent en effet tout ce qui se prépare : nouvelles perquisitions, découverte inévitable de chrétiens encore ignorés, de nouvelles apostasies peut-être, peut-être l'anéantissement du troupeau fidèle.

L'évêque alors juge la volonté divine assez clairement manifestée et l'heure venue pour les deux Pères de se livrer, puisque c'est à eux surtout que le Gouvernement en a et que leur sacrifice amènera, sinon la cessation complète de la persécution, tout au moins une accalmie [1].

[1] Quelques semaines anparavant, en juillet, l'évêque et les deux Pères avaient tenu conseil sur la conduite à suivre : fuir ? ou se livrer ? ou continuer leur apostolat, en redoublant de précautions pour garder le secret. . ? Tous les vœux étaient pour le martyre ; mais les aspirations du cœur même les plus généreuses, ne sont pas toujours indications de la prudence surnaturelle...

L'évêque proposa un moyen terme : il resterait et les deux Pères gagneraient la Chine, attendant le moment favorable pour rentrer en Corée. Mais les Pères représentent qu'il ne faut pas songer à franchir la frontière, toutes les routes étant rigoureusement gardées... On conclut donc qu'il faut attendre que la volonté de Dieu se manifeste plus clairement et permette de saluer vraiment dans le vœu du martyre une inspiration de l'Esprit-Saint.

En conséquence, il remet à ses deux messagers, à l'adresse des deux Pères, le billet suivant :

In extremis, bonus pastor dat vitam pro ovibus ; unde si nondum profecti estis, venite cum præfecto (l'officier) Son-Kye-tjyong, sed nullus christianus vos sequatur. IMBERT, Episcopus Capsensis.

C'était l'ordre du martyre. Le P. Maubant le reçoit le premier ; il le fait porter au P. Chastan, qui voyage dans une autre province. Bientôt réunis, ils écrivent leurs lettres suprêmes à leurs familles, à leurs confrères d'Europe, au Cardinal Préfet de la Propagande, à qui ils transmettent les dernières statistiques et le compte-rendu de la Mission. Ils donnent aux chrétiens coréens des instructions détaillées et précises sur la conduite à tenir, sur la direction des catéchismes, jusqu'à l'arrivée de nouveaux missionnaires. Tout réglé, ils bénissent une dernière fois les fidèles en pleurs, et, sans permettre à aucun de les suivre, vont se livrer au capitaine des satellites.

Cette décision de l'évêque et des Pères devait prêter à des *animadversiones*, lors de l'Introduction de la Cause de Béatification. On lira avec intérêt la discussion qu'a faite de ce cas de conscience, devant la Congrégation des Rites, le Promoteur de la Foi.

L'évêque pouvait-il écrire à ses missionnaires un ordre ou une invitation de se livrer eux-mêmes, lorsqu'il savait, de science certaine, qu'ils seraient martyrisés ? Les missionnaires pouvaient-ils, devaient-ils obéir à un tel ordre ou suivre un tel conseil, avec la prévision d'être infailliblement envoyés à la mort ? C'est à Vos Eminences de juger la question. Pour moi, il me semble que le cas ne présente aucune difficulté, quand on se rappelle les circonstances très graves dans lesquelles ils se trouvaient. La persécution sévissait avec rage. Tous, magistrats, juges, mandarins, peuple connaissaient la présence de trois Européens en Corée. C'était surtout pour découvrir leur retraite et s'emparer d'eux que l'on arrêtait et que l'on martyrisait les chrétiens, dont un grand nombre, incapables de résister aux tortures, tombaient misérablement dans l'apostasie. En un mot, on pouvait raisonnablement supposer qu'à cause d'eux seulement, la persécution était si terrible ; qu'eux découverts, arrêtés et mis à mort, elle serait à tout le moins très diminuée. Dans un tel état de choses, il me semble qu'ils auront dit comme Jonas : « Prenez-moi et jetez-moi à la mer, et la mer se calmera... car c'est à cause de moi que s'est élevée cette violente tempête. » Je crois donc que l'ordre ou le conseil donné par l'évêque n'a été ni imprudent, ni digne de blâme, que l'obéissance des missionnaires a été héroïque, et que tous les trois se sont sacrifiés volontairement pour obtenir la cessation, ou du moins une sensible diminution d'une aussi épouvantable catastrophe. En un mot, ils se sont offerts pour le salut du prochain, ils ont mis en pratique cette parole de Notre-Seigneur : « Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »

Réunis à leur évêque, les deux Pères subissent, avec lui, trois interrogatoires, accompagnés, pour tous trois, de la bastonnade que des bras vigoureux administrent sur le devant des jambes à l'aide d'un bâton à arête anguleuse.

Le 21 septembre sera le grand jour. Etroitement attachés sur de grossières chaises à porteur, on les conduit, sous escorte militaire, à travers les faubourgs de la capitale, aux bords du fleuve, sur une plaine de sable réservée aux exécutions des grands criminels.

Là est accourue une foule composée de la lie du peuple. Parmi elle, quelques chrétiens, qui refoulent leurs larmes pour n'être pas reconnus et qui sont là pour pouvoir transmettre le récit des derniers moments des martyrs.

On donne aux trois confesseurs l'ordre de se mettre à genoux. On leur lie les bras par devant ; on leur transperce les oreilles de flèches, de bas en haut ; on inonde leurs visages, qu'on saupoudre immédiatement de chaux. Des gardes leur passent de longs bâtons sous les aisselles et leur font faire trois fois le tour de la place, exposés aux insultes de la populace. De nouveau on les agenouille devant le mandarin, un drapeau est hissé, on lit la sentence.

Alors commence un simulacre de combat, mené par dix soldats qui, tournoyant autour des martyrs, leur assènent des coups de sabre plus ou moins bien dirigés. Enfin les trois têtes roulent à terre ; deux soldats les prennent par les cheveux et les présentent, sur une planche, au mandarin.

La justice coréenne était satisfaite ; et l'Eglise de Corée avait désormais ses fondations scellées dans le sang.

« Il vous reste vos catéchistes, » disaient les deux Pères dans la lettre adressée par eux aux chrétiens avant de se livrer.

Plusieurs de ces catéchistes étaient élus par la Providence pour le martyre ; d'autres sont restés les apôtres de l'Eglise orpheline jusqu'à l'arrivée de nouveaux missionnaires.

De ces catéchistes martyrs, deux ont suivi à la mort leurs trois pasteurs, à vingt-quatre heures d'intervalle : les BB. Paul Tyeng (fils de père et mère martyrs, et frère d'une martyre) et Augustin Ryou, tous deux des classes supérieures, Paul, de la noblesse, Augustin, d'une famille de mandarins ; tous deux dans la force de l'âge, Paul, à quarante-cinq ans, Augustin, à quarante-neuf ; tous deux, compagnons de torture comme de martyre, et livrés aux mêmes supplices successifs, qui ont été d'un raffinement inouï de cruauté.

Premier supplice. On agenouille le patient. Les bras sont liés ensemble, derrière le dos, des poignets aux coudes. Un bâton passé sous le bras droit prend point d'appui sur le bras gauche ; et, en sens inverse, un autre bâton passé sous le bras gauche prend point d'appui sur le droit. Derrière, le bourreau amène à lui ces deux leviers. Les bras se courbent, et les os des épaules sortent de leur place. Alors, déliant les membres pendants, le bourreau les ramène en avant, et, appuyant son pied sur la poitrine du patient, il les tire à lui jusqu'à ce que les os des épaules rentrent à leur place.

Puis, c'est le supplice de la courbure des jambes, tel que l'avait enduré déjà Mgr Imbert.

Puis, c'est le sciage des chairs : une corde de

chanvre est liée autour des cuisses et tirée alternativement par deux bourreaux jusqu'à ce que, coupant la chair, elle atteigne l'os.

Puis, répétition de la même torture, avec cette variante, que, au lieu de se servir d'une corde, on scie les jambes avec l'arête inégale d'un bâton triangulaire.

Enfin, une vigoureuse bastonnade sur le devant des jambes, appliquée comme elle l'avait été aux missionnaires, ne laisse intact aucun membre de la victime.

Le 22 septembre, on les conduit au lieu du supplice, Paul, souriant, comme s'il allait à une fête, Augustin, recueilli, semblant déjà ne plus penser qu'au ciel; et les deux têtes roulent l'une près de l'autre.

Augustin avait un fils, Pierre, le plus jeune des nouveaux Bienheureux : un enfant de treize ans. Pierre, témoin de l'intrépidité de son père, se présente au tribunal : — « Moi aussi je suis chrétien ! »

Etonné d'abord, puis mis hors de lui par l'imperturbabilité inouïe de l'enfant, le magistrat se livre sur son petit corps à des sévices que les codes barbares n'ont pas prévus.

— Eh bien ! lui dit-il après avoir enfoncé rageusement sa pipe de métal dans la chair du haut des cuisses, renonceras-tu maintenant à ton Jésus ?

— Oh ! si vous croyez que c'est cela qui va m'y faire renoncer !

— Tu crois peut-être, lui disent les assistants, avoir beaucoup souffert, mais ce que tu as enduré n'est rien en comparaison des autres tortures que tu auras à subir si tu t'obstines.

— Je le sais bien. Je sais que ce que j'ai souffert, comparé à ce qui me reste à souffrir, est à peu près comme un grain de riz comparé à un boisseau de riz, mais je ne renierai pas Dieu.

Ce n'était rien, en effet. Ce petit corps de treize ans est soumis quatorze fois à la torture, reçoit 600 coups de verges ; quarante-cinq fois le bas du corps est déchiré par l'horrible instrument qu'on appelle « la planche à voleurs, » planche de chêne assez longue et de la largeur de la main : une de ses extrémités est arrondie pour que le bourreau la tienne aisément : appliquée adroitement pour qu'elle frappe en même temps sur toute sa surface, elle s'abat sur les cuisses et les jambes, fait emporte pièce, et, en se relevant, détache un rectangle de chair. L'enfant prenait ces morceaux de son corps et les jetait avec défi au mandarin.

Le juge se sent vaincu. Il ne veut pas qu'une exécution en public vienne accentuer encore le triomphe de l'enfant. Il condamne celui-ci à être étranglé dans sa prison : un trou est pratiqué dans la cloison, le bourreau passe un nœud coulant au cou de Pierre ; un autre bourreau tire la corde du dehors et la fixe à un pieu. Quelques heures après, la même corde sert à traîner le petit cadavre à la voirie.

Une autre Bienheureuse, c'est Barbe Ri, âgée d'à peine quinze ans. Orpheline de bonne heure, elle a été élevée par ses deux tantes, Madeleine et Barbe Ri, deux futures martyres comme elle et filles elles-mêmes d'une martyre. Les Actes de cette fillette nous disent que, conduite à la Préfecture de police, elle subit des supplices sans nombre. Transférée au Tribunal des crimes, elle résiste au magistrat qui ne réussit pas à obtenir d'elle le moindre signe de faiblesse. Il la renvoie alors à la Prison des voleurs, comme trop jeune pour être jugée au criminel. Là, enfermée avec trois enfants de son âge, tous ensemble passent leur temps à s'exhorter et à se soutenir mutuellement. Atteinte de la peste, elle succombe après une semaine de souffrances.

Il faut donner une mention spéciale à deux vierges martyres dont la fierté a conquis, pour toutes celles qui les ont suivies devant les tribunaux, le droit au respect de la pudeur. Ce sont les deux sœurs Agnès et Colombe Kim. Elles ont, tout après leur baptême, voué à Dieu leur virginité. Arrêtées, elles sont soumises au double supplice de la dislocation des os et des bâtons pointus : — « Aiguillonnez plus fort ! » crie le juge aux bourreaux, en face de leur inflexibilité. On les ramène à la prison. Là, elles subissent les insultes des satellites. Dépouillées de leurs vêtements, les mains attachées derrière le dos, elles sont suspendues par les bras ; puis quatre hommes se relèvent pour les frapper, tour à tour, à coups de rotin qu'ils assaisonnent des moqueries et des injures les plus grossières. A Colombe on applique en outre douze charbons ardents sur le corps : elle demeure impassible. Fatigués, les bourreaux s'arrêtent. Le juge, après un nouvel interrogatoire, ordonne de jeter les deux vierges, dépouillées de tous leurs vêtements, dans le cachot des voleurs, auxquels il fait dire qu'il leur abandonne les prisonnières.

Mais, disent les Actes, le céleste Epoux vient à leur secours, les couvre de sa grâce comme d'un vêtement, et les anime d'une puissance surhumaine qui fait que chacune d'elles se trouve plus forte que dix hommes à la fois. Elles passent ainsi deux jours dans le pire des milieux sans que ces bandits, subjugués, osent attenter à leur pudeur. A la fin, on leur rend leurs vêtements et elles sont reconduites à la prison des femmes.

Mais, au premier interrogatoire qui suit, Colombe élève la voix et proteste contre l'outrage fait à la décence et aux mœurs en sa personne et en celle de sa sœur :

Filles du peuple ou filles de nobles, n'avons-nous pas droit au respect ? Qu'on nous mette à mort selon la loi du royaume, nous l'acceptons avec joie ; mais que, en dehors de la loi, on nous inflige de telles indignités, c'est ce qui me pèse sur le cœur.

Indigné lui aussi, le juge fait faire une enquête ; les coupables sont punis, et, depuis ce jour, les femmes chrétiennes n'ont plus eu à subir pareille honte.

Agnès fut décapitée le 3 septembre 1839 avec cinq autres martyrs ; Colombe, le 26 du même mois, avec huit autres.

Le martyre de l'évêque et des deux Pères a laissé l'Eglise de Corée orpheline. C'est à un catéchiste,

Charles Hyen, que l'évêque mourant a remis le soin du troupeau fidèle. Charles est fils d'une martyre de 1801 et frère d'une martyre de 1839, la B. Benoite Hyen ; lui-même voulait se livrer, mais s'est incliné devant la défense de l'évêque [1]. C'est sur lui que va reposer jusqu'en 1845 le fardeau de cette Eglise ensanglantée. Avec quel héroïsme simple il s'acquitte de sa mission ! Il rallie les brebis dispersées ; il envoie des courriers porter à Pékin la nouvelle du martyre des premiers apôtres et en demander d'autres ; il recueille les Actes des martyrs et en compose un volume qui, copié et recopié, circule dans les masures des montagnes, se lit, la nuit, portes calfeutrées, et soutient les cœurs.

La Providence cependant n'oublie pas les orphelins et leur prépare de nouveaux Pères. Le P. Maubant, dès son entrée en Corée, a envoyé trois jeunes Coréens faire à Macao (région de Canton) leurs études en vue du sacerdoce. Des trois, l'un meurt au Séminaire. Les deux autres sont le B. André Kim et Thomas Tchoi, tous deux fils de martyrs (le B. Ignace Kim et le B. François Tchoi). André Kim sera martyr lui-même en 1846, et Thomas Tchoi continuera à fournir, après la persécution, un ministère fructueux.

Rome a nommé un nouveau Vicaire apostolique de Corée, Mgr Ferréol. Celui-ci s'adresse à André Kim, qui vient d'achever ses études, et le charge de reprendre contact avec l'Eglise orpheline.

Une première reconnaissance de la voie suivie par les premiers Pères permet au séminariste de rencontrer quelques chrétiens. Il apprend d'eux le martyre de son père et la détresse matérielle de sa mère. Il se rend compte du renforcement de la police à la douane du Nord-Ouest et décide d'aborder son pays par la frontière Est, à travers les forêts qui séparent la Corée de la Mandchourie.

Il y arrive pour la foire annuelle au cours de laquelle la loi autorisait les Coréens à traiter, durant quelques heures, d'affaires commerciales avec les Chinois. Il s'y abouche avec quelques chrétiens à qui il a fait donner rendez-vous. Mais, pour aller de ces parages à Séoul, il faudrait traverser près de la moitié du pays : ce n'est pas possible. On essaie par d'autres voies, d'abord sans succès. Dieu enfin permet à André d'atteindre Séoul : pour garder plus sûrement le secret, il s'est privé de la consolation de revoir sa pauvre mère, qu'il a quittée enfant. A Séoul il trouve le catéchiste Charles Hyen. Tous deux organisent, sur une petite barque, l'expédition qui doit aller à Shanghaï chercher Mgr Ferréol. A Shanghaï André reçoit le sacerdoce, Charles lui sert sa première messe. Puis ils reprennent la mer, ayant à leur bord Mgr Ferréol et le P. Daveluy, et abordent dans le Sud de la Corée.

[1] Mgr Demange, signalant cette tendance, si fréquente dans les Actes des martyrs coréens, à se livrer et à courir d'eux-mêmes au martyre, ajoute ces lignes touchantes :
« Pourquoi veulent-ils souffrir et mourir ainsi ?
« C'est qu'ils ont entendu, et, avec la fraîcheur de l'âme néophyte, ont simplement compris la parole de Jésus : *Personne n'aime plus que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime.* Ils estiment que, venus tard à l'amour de Dieu, ils doivent lui prouver combien c'est sincèrement qu'ils l'aiment. »

Cette première expédition a si bien réussi, que sans tarder André en organise une seconde. Mais, au moment de partir, il est reconnu et arrêté. On lui fait subir de nombreux interrogatoires ; et il semble que, à un certain moment, le gouvernement ait envisagé la clémence et songé à conserver ce jeune Coréen dont la culture intellectuelle et la valeur morale pouvaient être utilisées. Mais la haine de Jésus-Christ prévaut sur toutes les considérations, et il est condamné à mort. Il est décapité au lieu même où sont tombés, six ans plus tôt, l'évêque et les deux premiers Pères. C'était le 16 septembre 1846. Il avait vingt-cinq ans d'âge et un an de sacerdoce.

Trois jours plus tard, le 19, tombait la tête du B. Charles Hyen. Celui-ci, depuis longtemps signalé à la police, avait toujours échappé. Saisi enfin, on lui fait expier chèrement les services qu'il a rendus à l'Evangile. Pour les autres martyrs, on faisait un choix parmi les nombreux supplices dont le détail remplit là-bas le rituel du bourreau ; au B. Charles on les infligea tous. Il avait rempli sa mission, qui était de remettre à Mgr Ferréol l'Eglise reçue de Mgr Imbert : Dieu l'appelait à son tour à cueillir la palme du martyre.

Sur l'histoire de l'Eglise de Corée durant le reste du XIXe siècle et jusqu'à nos jours, voir *Ami* 1925, p. 417-424.

Sanguis martyrum semen Christianorum : « En Corée, comme ailleurs, ce travail de fécondation devait être fait, écrit Mgr Demange, et l'ampleur avec laquelle il a été fait permet d'espérer toutes les moissons...

« Quand, après toutes ces tueries qui avaient duré un siècle, Mgr Mutel, qui vient d'entrer dans sa trente-sixième année d'épiscopat, prit la direction de l'Eglise de Corée, il restait 17.500 chrétiens ; ils sont aujourd'hui 100.000. »

Et l'évêque dénombre 46 prêtres indigènes, actuellement vivants : — « Les ordinations de 1926 en porteront le nombre vers la soixantaine, car un tel sol est fertile en vocations et nous avons 250 élèves dans nos Séminaires... 1.300 catéchistes secondent les prêtres, et les remplacent là où ils ne peuvent aller que deux fois par an, c.-à-d. dans la majorité des stations encore. »

Sur la question des Clergés indigènes, sur leur nécessité impérieuse, il faut lire le Discours prononcé par Mgr de Guébriant à la Cathédrale de Rouen le 10 janv. dernier : **Les Missions catholiques ont-elles dit leur dernier mot ?** in-8 de 16 p., 1 f., Paris, Téqui, et Œuvre de l'Union missionnaire du Clergé, 19, boulevard Bourdon, Paris IVe.

« La question se pose aussi claire que brutale, dit en terminant l'évêque : voulons-nous cesser de convertir les païens et nous en tenir aux quelques millions de néophytes déjà arrachés au paganisme ?

« Si oui, n'en parlons plus !... Si non, si nous ne nous résignons pas à abandonner ceux dont N.-S. disait, il y a déjà 19 siècles, qu'il fallait les amener, *oportet illas adducere,* alors il faut qu'à l'aide de quelque initiative nouvelle nous subvenions à la formation de ce clergé qui, en assurant la stabilité des résultats acquis, permettra aux missionnaires de continuer la marche en avant. »

II. — Il y a la question protestante, douloureuse en Corée comme dans tous les pays de Missions : les ressources énormes dont dispose l'hérésie, la facilité de son apostolat, qui n'a pas à compter avec le

souci doctrinal et s'applique à gagner les masses en faisant œuvre de « civilisation générale » (ce qui ne constitue pas l'ombre d'un gain pour Jésus-Christ, mais bien une angoissante perte pour nous), le zèle méthodique des protestants pour organiser des écoles *supérieures :* ils multiplient, en Afrique et dans les régions illettrées, les écoles *primaires* qui aboutissent à des Instituts techniques où ils trouvent un moyen puissant d'influencer la classe moyenne. Par contre, dans les pays de vieille civilisation (Chine, Japon, Indes), l'école primaire leur échappe, comme elle échappe en général à toute influence religieuse : tout va aux écoles de l'Etat, fréquentées, en Chine, par 4 300.000 enfants (contre 214 000 dans les écoles chrétiennes), au Japon, par les 59/60es de la population scolaire. Mais, à défaut des écoles primaires, les protestants organisent là des *collèges* modèles, possédant un personnel de premier ordre et s'imposant par leur perfection même. Voir, dans *Union missionnaire du Clergé* de janvier 1926, un aperçu du Rapport présenté par le P. Charles à la Semaine de Missiologie de Louvain [1].

Devant ces succès de la propagande protestante, beaucoup poussent des cris ou des soupirs de découragement, presque de désespérance. Ce ne sont pas des succès « protestants » du tout ; ce sont des succès « laïques. » Les protestants baptisent-ils partout leurs élèves ? Je ne sais. Je sais qu'ils le font en maint pays de Missions ; mais ce sont des baptêmes sans préparation et sans lendemain, sans intruction religieuse ni avant ni après : simple formalité d'inscription qui n'engage à rien et qui ne prouve rien au bénéfice de l'hérésie. Il y aurait à faire la critique de toutes ces statistiques l'une après l'autre. Nous l'avons faite ici déjà ; et elle n'est pas consolante pour nous, mais elle est humiliante pour l'hérésie, qui se contente et fait parade de pareilles « conquêtes. » En Europe même, il y a un mouvement de « conquêtes » protestantes parmi les Juifs : les Juifs, surtout des classes cultivées, qui embrassent le protestantisme, ou qui, tout en restant Juifs eux-mêmes, font baptiser leurs enfants dans le protestantisme. J'ai cité jadis ici l'exemp'e de l'Université allemande de Strasbourg, qui en 1898 comptait douze professeurs juifs, dont pas un ne se convertit, mais tous sans exception faisaient baptiser leurs enfants, pour leur assurer un état-civil plus « européen. » Ce sont des « conquêtes » protestantes dont nous devons nous affliger, mais dont nous n'avons pas à être jaloux, pas plus qu'ils n'ont, dans l'hérésie, à en être fiers.

C'est un dada de nos ennemis, depuis la Révolution, que la supériorité des nations protestantes sur les nations catholiques. J'ai discuté cette question ici avant la guerre, et montré qu'il y a là un phénomène qui n'a rien de religieux, que cette prospérité soi-disant supérieure tient à des raisons qui n'ont rien de religieux (notamment à l'absence de scrupules dans les relations commerciales), que les protestants n'ont pas lieu du tout de s'en prévaloir, et enfin, qu'il faut savoir attendre. *Patiens Deus quia æternus.* Quand Clovis reçut le baptême, à la fin du ve siècle, et donna à l'Eglise sa fille aînée, ce n'est pas de l'infériorité ou de la décadence des nations catholiques qu'il fallait parler alors, mais bien de leur néant. L'Orient, en proie à des schismes non encore définitifs, mais sans cesse renaissants et qui ne s'éteignaient un temps que pour se rallumer bientôt à propos d'une autre question. Et quant à notre Occident, hérétiques tous ces royaumes fondés par des barbares qui ont bien daigné, pour se donner un vernis de civilisation, agréer une teinte de christianisme, mais de catholicisme non pas, tournant tous à l'envi le dos à l'Eglise parce que l'Eglise c'est la vérité et la liberté des peuples et que les tyranneaux de ce monde ont toujours eu horreur de la seule institution qui ait proclamé et maintenu inébranlablement le droit de l'homme à la liberté individuelle, — absolument comme nous avons vu, au xixe siècle, nombre de roitelets et de tribus païennes, en Océanie, en Afrique, à Madagascar, accepter, pour y trouver un vernis de civilisation européenne, non certes le catholicisme qui les eût gênés, mais le protestantisme, qui n'a jamais gêné aucun souverain malhonnête...

Aux jours donc où Clovis donne à l'Eglise sa fille aînée, une fille encore aux langes et qui fait si chétive figure encore, que voyez-vous tout autour ? Ostrogoths en Italie et en Provence, Wisigoths en Espagne et dans tout le Sud de la Gaule jusqu'à la Loire, Burgondes dans nos vallées de la Saône et du Rhône, Vandales dans l'Afrique du Nord, Suèves en Galice : tous puissants, tous prospères, et tous ariens ! Attendez un peu : un siècle, deux siècles s'écoulent, et il ne subsiste plus vestige de tous ces royaumes hérétiques, plus vestige des Burgondes, ni des Wisigoths, ni des Ostrogoths, ni des Vandales, ni des Suèves, ni des Lombards, tous écroulés les uns sur les autres, — cependant qu'à l'horizon monte sans cesse la gloire, la grandeur de la France catholique, la France de Dagobert, qui traite sur pied d'égalité avec les Césars de Constantinople, la France de Charles-Martel, la France de Charlemagne, qui sauve la Papauté et porte la lumière du Christ à travers toute l'Allemagne et, par l'Allemagne, à la Pologne et aux nations scandinaves, la France des Croisades et de S. Louis, la France des Grands Moines, des S. Robert de Molesmes, des SS. Odon et Odilon de Cluny, des S. Bruno de Chartreuse, des S. Hugues de Cluny, des S. Bernard de Cîteaux, la France des grands réformateurs monastiques dont les fondations, ruches inépuisables, ont essaimé à travers toute l'Europe et préparé, après les ombres du xe et de la première moitié du

[1] Voir, dans *Annales de la Propagation de la Foi* de mars 1926, *Le Danger protestant*. travail très documenté du P. Baeteman, lazariste. En 1815, il y avait 175 missionnaires protestants ; en 1920, 20.500 ; aujourd'hui 29.188. Le personnel féminin compte 8.619 femmes mariées et 9.125 femmes non mariées. Le personnel indigène monte à 151.735. dont 10.493 ministres ordonnés ; l'élément féminin indigène est représenté par 130.191 personnes. — En 1815, ils consacraient à l'évangélisation 8.500 dollars ; en 1923, un milliard et demi de francs.

XI^e siècle, l'incomparable épanouissement du XII^e et du XIII^e...

Il faut revenir pourtant au sujet touché il y a un instant, encore que ceci ne m'en ait pas écarté, je crois : car ce qui m'a mis sur le chemin de cette digression, c'est la lettre un peu trop défaitiste d'un de nos amis. Combien je serais heureux d'avoir rappelé à tous les tentés de défaitisme religieux que, si l'histoire, en général, suivant le mot du philosophe antique, est *magistra vitæ*, **combien plus vrai encore est-il de voir dans l'histoire de l'Eglise une maîtresse incomparable d'espérance chrétienne, de même que le Concile du Vatican nous a enseigné à y chercher une leçon de foi et l'irréfragable témoignage de sa mission divine,** *magnum quoddam et perpetuum motivum credibilitatis, et divinæ suæ legationis testimonium irrefragabile !*

Recueillons, pour terminer, ces épiscopales paroles de Mgr Demange :

Le Protestantisme est entré en Corée quand il n'y a plus rien eu à craindre. Il possède, abondantes, les richesses dont le prince de ce monde a la disposition et en présence desquelles notre pauvreté ne peut, humainement, nous donner que la défaite ; et, largement, lui aussi, il sème. Il sème le germe de décomposition qu'est *le libre examen*. Les esprits, ceux de la jeunesse, et non seulement de la jeunesse qui donne son nom à l'hérésie, sont contaminés. Nous aurons, nous avons déjà, de ce fait, des luttes très dures à soutenir...

Nos prêtres indigènes, menacés de *ce vent d'indépendance doctrinale* qui, en Extrême-Orient, s'allie si facilement au mouvement anti-étranger, trouveront dans leur admirable André Kim l'esprit de discipline simple et vaillante qui les garantira.

Mais pour les prêtres de pays chrétiens, pour tous les catholiques qui comprennent qu'ils ont un rôle à jouer en s'intéressant à l'armée d'avant-garde de la Catholicité... : n'y a-t-il pas, et dans l'héroïsme des premiers apôtres de la Corée, nos compatriotes, et dans celui des premiers fidèles qui ont monté de suite au sommet de l'héroïsme chrétien, un stimulant, un exemple efficace ?

Et pour la Foi de tous, le martyre des témoins de Jésus-Christ n'est-il pas encore une semence d'exemples ?... Cette force d'âme au milieu des plus horribles tortures, égale chez tous, faibles enfants, vierges timides, vieillards épuisés... : cela n'est pas humainement explicable. Aucune philosophie, aucune école n'a été défendue ainsi. Seule une force surnaturelle rend cet ensemble possible, chez nos nouveaux martyrs ajoutés à tant d'autres, depuis dix-neuf siècles, souffrant et mourant, sous toutes les latitudes, pour la même cause, avec la même force d'âme, donnant, dans toutes les langues, les mêmes réponses à leurs juges, invoquant le même Jésus qu'ils aiment comme jamais personne parmi les humains n'a été aimé, parce qu'il est Dieu et, le premier, a souffert et est mort pour les humains.

Quand, dans notre vieille civilisation, les miasmes qui saturent l'air veulent pénétrer les âmes des chrétiens pour anémier leur foi, il est bon pour elles de lever leurs regards vers ces régions, dernières venues à l'Evangile. Elles y trouveront une atmosphère plus neuve, plus pure, qui les retrempera et les fortifiera.

N'est-ce pas là une des vues providentielles dans ces Béatifications et Canonisations qui se succèdent à toutes les époques dans son immortelle Eglise ?

III. — Sur les Martyrs du Canada, béatifiés en 1925, voir *Ami* **1924, p. 392-5, p. 528. — De plus, la Société des** *Amis des Missions* **(sur cette Société, voir** *Ami* **1926, p. 77) vient de décider la fondation d'une** BIBLIOTHÈQUE DES MISSIONS, **rigoureusement documentaire, comme l'annonce le sous-titre :** *Mémoires et Documents ;* **et le I^er volume de la nouvelle Collection est précisément intitulé : Martyrs de la Nouvelle France,** *Extraits des* **Relations** *et* **Lettres** *des Missionnaires Jésuites,* **publiés par Georges Rigault et Georges Goyau, in-8 raisin de 284 p., 2 portraits hors texte, 20 f., Paris, éditions** *Spes.* **C'est un signe des temps que cette entrée des Missions dans la grande histoire. Tout le long du XIX^e siècle on a affecté de les ignorer. Il n'en est pas question, non seulement dans les Manuels classiques évidemment, mais même dans les plus volumineuses publications, comme l'***Histoire générale* **de Lavisse et Rambaud, comme l'***Histoire de France* **de Lavisse (en 27 vol. gr. in-8). Lavisse a poussé son** *Histoire* **jusqu'à nos jours : ne lui demandez pas l'ombre d'une indication sur l'œuvre tunisienne de Lavigerie, non plus que sur l'œuvre congolaise d'Augouard, et bien moins encore sur l'œuvre de nos missionnaires en Extrême-Orient, ou en Amérique, ou en Océanie. Et pourtant, si la France continue à faire grande figure dans le monde, ce n'est pas au « travail » de ses politiciens de l'époque post-révolutionnaire qu'elle le doit, mais bien, pour la meilleure part, à l'œuvre de ses missionnaires, comme s'en sont souvent rendu compte, avec une clairvoyance non exempte de jalousie, les autres nations, y compris les Allemands. On prétend aujourd'hui faire fi de l'histoire-batailles. On ne veut plus s'intéresser qu'à l'histoire de la « civilisation » ; et de cette histoire on exclut non seulement les guerres, qui pourtant n'y sont pas étrangères, mais surtout tout ce qui est œuvre de civilisation chrétienne. C'est le laïcisme dans l'histoire, une laïcisation qui est la négation du plus élémentaire sens historique non moins que de Jésus-Christ et de son Eglise.**

Le XVIII^e siècle avait ignoré systématiquement l'œuvre civilisatrice des Croisades ; et chaque année, le 25 août, les prédicateurs chargés de prononcer devant la Cour et les corps savants le panégyrique de S. Louis, avaient soin de passer sous silence les deux Croisades du saint roi, ou de n'y donner, par pitié, qu'une allusion rapide et comme honteuse, plaignant ce pauvre souverain moyenâgeux de n'avoir su s'élever au-dessus des préjugés d'un âge gothique. Le XVIII^e siècle du moins s'intéressait aux Missions, aux récits des Missionnaires, aux *Lettres édifiantes.* **Il est vrai que ce n'était pas par amour pour J.-C. et pour son Eglise. Bien au contraire, on prétendait se servir des missionnaires pour battre en brèche la doctrine catholique du péché originel et de l'élévation à l'ordre surnaturel. On exploitait leur optimisme, leur indulgence tout apostolique à célébrer les vertus des sauvages : ce qu'ils appelaient « vertus naturelles, » on le traduisait par « état de nature, » et l'on allait répétant qu'ils ne croyaient pas au**

péché originel chez leurs ouailles du Canada ou d'ailleurs. C'était un coup de génie que cette métamorphose des bons Pères en témoins cités à déposer en faveur de la grande hérésie du siècle : la bonté naturelle de l'homme [1].

Puis, après le parti pris de silence du XIXe siècle, voici le XXe siècle qui remet à la mode les documents missionnaires. La nouvelle école sociologique s'en est éprise. Elle les interpelle fiévreusement sur les croyances des peuples primitifs, sur l'aspect social que prend chez eux le fait religieux, sur la genèse de l'idée morale dans ces consciences soi-disant enténébrées et qui sur maint point sont autrement limpides et droites que la conscience je ne dis certes pas des peuples civilisés en général, mais tout au moins que la conscience de bien des intellectuels civilisés. Cette supériorité des simples sur les « sages de ce monde » est d'ailleurs un phénomène de tous les temps : c'était ainsi au temps de Notre-Seigneur, *abscondisti hæc a sapientibus ;* et les monuments de la préhistoire nous montrent que ce fut toujours ainsi. La nouvelle école sociologique apporte à cette étude une sincérité que nous ne voulons pas mettre en doute, mais nécessairement aussi beaucoup de gaucherie et de maladresse. Il y a là, dans ces relations de nos missionnaires, toute une littérature dont la complète intelligence n'est pas possible à qui n'a pas la foi. Même un homme qui par ailleurs nous est fort sympathique, M. André Bellessort, est loin d'avoir compris toujours droitement les méthodes d'apostolat de S. François-Xavier.

Pas plus qu'aux philosophes du XVIIIe siècle, ce n'est aux sociologues modernes de prendre en mains l'étude de nos Missions. C'est aux catholiques. Ils ont érigé déjà, à l'aube de ce siècle, en 1900, sous la direction du P. Piolet, un monument incomparable (6 énormes volumes in-4o), mais qui n'embrasse que le XIXe siècle et que les seules Missions françaises, qui, il est vrai, sont *pars maxima* de l'œuvre évangélique accomplie depuis la Révolution. L'activité des *Amis des Missions* (dont c'est encore le P. Piolet qui est l'âme), la fondation de la *Revue d'Histoire des Missions*, la nouvelle Collection dont nous venons d'annoncer le Ier volume : voilà qui nous promet une riche moisson d'histoire missionnaire. Et tout est à faire ici. Quand les *Etudes Franciscaines* ont exhumé il y a quatorze ans la prestigieuse épopée à la fois apostolique et diplomatique de Frère Jean de Plan-Carpin à travers l'Europe orientale et les steppes de l'Asie Centrale jusqu'au fond de la Mandchourie, à la Cour des rois Mongols (cf. *Ami* 1913, p. 705-711), ce fut une révélation ; et ce n'était qu'un épisode pourtant de ce grand effort missionnaire du XIIIe siècle, qui, n'ayant pu rompre la barrière interposée par l'Islam entre la chrétienté et les lointains pays de gentilité, s'est essayé à la tourner et à trouver, pour l'apostolat, des chemins de traverse, à l'écart des grandes voies de pénétration par où la croisade avait en vain tenté de se frayer la route. Elan magnifique dont les auteurs d'histoires générales ont l'air de ne rien savoir : pour eux, le XIIIe siècle, c'est l'échec définitif de l'idée de croisade et dès lors le piétinement du Christ sur place. Ils veulent bien saluer en S. Louis le dernier des grands chefs croisés et ne lui refusent pas, au besoin, un regard d'admiration ou plutôt de compassion ; mais ils ne se doutent pas qu'il fut aussi, suivant l'expression de M. Goyau, « le premier des promoteurs de Missions. »

Cet élan, inauguré sous S. Louis, va se poursuivre, cent ans durant, sous l'impulsion très active des Papes d'Avignon, de ces malheureux Papes en qui une certaine école historique affecte de ne voir rien de bon et dont on pourrait se souvenir que, sur sept qu'ils furent, Dieu s'est élu deux Bienheureux : deux sur sept, c'est une belle proportion ; et quant aux autres, ils ont tous fait honnête et grande figure de Pontifes, sauf peut-être Clément V, qui est plus discutable et qui encore est loin d'être l'asservi que l'on a cru. A la fin de ce XIVe siècle, éclate le Grand Schisme, qui ravage l'Eglise durant quarante ans et dont les suites vont, tout le long du XVe siècle, paralyser bien des initiatives.

Puis, au début du XVIe siècle, c'est le déchaînement de la Réforme. Et ici, un vieux cliché historique nous représente l'Eglise Romaine, mal remise de son étourdissement, toute repliée et ramassée sur elle-même, tout occupée à panser ses blessures, à opérer un travail de reconcentration de ce qui lui reste de forces, oublieuse, un temps, de sa mission apostolique, de la mission dont la pensée pourtant est incrustée dans le titre même qui est le sien, *Sedes* APOSTOLICA... Or, ici encore, dit M. Goyau, c'est en rendant la parole à l'histoire missionnaire que nous pouvons constater et corriger certaines lacunes :

Cette catholicité, qui de loin paraît pantelante et frileuse, s'outille au contraire, à ce moment même, pour l'évangélisation du monde. Les quarante dernières années du XVIe siècle sont une magnifique

[1] Voir là-dessus l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, de l'abbé Raynal, ouvrage massif (5 vol in-4o ou 16 vol. in-8), aujourd'hui bien oublié, mais dont l'influence fut grande et où plusieurs générations ont cherché des disciplines de pensée. Publié en 1770, Raynal fut mis à l'Index par décret du 29 août 1774 ; un nouveau Décret, du 16 fév. 1784, condamna la version italienne. Ce n'est pas seulement l'Eglise qui réprouva cet ouvrage, tout farci de dissertations déclamatoires contre la religion et le despotisme : le Parlement aussi s'en émut, le condamna au feu (29 mai 1784) ; l'auteur, décrété de prise de corps, dut se réfugier en Prusse.

Raynal (1713-1796), né à St-Geniez dans le Rouergue, élève des Jésuites de Pézenas, quitte, après son ordination sacerdotale, les Jésuites ; l'ambition le pousse à Paris ; il se fait attacher à la paroisse St-Sulpice ; mais « un assent dé tous les diables, » dit-il lui-même, l'empêche de réussir dans la prédication. Des faits de simonie le font expulser de St-Sulpice. Il se lance dans la philosophie, se lie avec Diderot, fréquente chez Mme Geoffrin, chez d'Holbach, chez Helvétius, entreprend, en collaboration avec Diderot (qui, d'après Grimm, aurait écrit un tiers de l'ouvrage), son grand livre, dont le succès est énorme : plus de 20 éditions en France et de 50 contrefaçons à l'étranger ; on en donne des abrégés, un *Esprit de Raynal*, un *Raynal de la Jeunesse*. — En 1787, le roi lui permet de rentrer en France : seul le séjour à Paris lui reste interdit. Marseille le nomme député aux Etats-Généraux ; il refuse, rentre à Paris à la fin de 1790, mais avec des opinions très monarchiques, au grand scandale de tant d'orateurs et de publicistes qui se sont inspirés de ses violentes déclamations. Peu avant sa mort, il est élu membre de l'Institut pour la classe d'histoire, et meurt avant d'y prendre séance.

époque de rêves apostoliques; les programmes missionnaires s'élaborent; dans les Ordres religieux, chez les Jésuites, chez les Carmes, des théologiens sont au travail ou vont s'y mettre, un Acosta, un Thomas de Jésus, pour rédiger les manuels d'action missionnaire; les prochains desseins pontificaux d'où sortira la fondation de la Congrégation de la Propagande et du Collège de la Propagande s'entrevoient déjà, à l'état d'ébauche, dans les mémoires successifs que Vendeville, l'évêque de Tournai, laisse sur le bureau des Papes, à ses divers voyages *ad limina*. Et tous ces préparatifs, toutes ces initiatives, toutes ces ébauches de projets et d'institutions, attestent que cette Eglise romaine qui vient de perdre une moitié de l'Europe, aspire à promener immédiatement dans le reste du monde le règne de son Dieu, et à organiser méthodiquement, hiérarchiquement, cette promenade conquérante, sous la direction immédiate, personnelle, de ce Pontife romain qu'ont voulu détrôner Luther et Calvin. Quelques années vont suffire pour que cette Chaire de Pierre qu'ils ont essayé de faire chanceler connaisse un rayonnement nouveau : définitrice séculaire de la foi, la voilà qui s'affirme, par surcroît, comme organisatrice de la propagation de cette foi. Les historiens du XVI[e] siècle qui tout à l'heure limitaient notre regard à l'histoire religieuse de l'Europe, nous laissaient en tête-à-tête avec une Eglise abîmée par une catastrophe ; l'étude des faits missionnaires, là encore, nous révèle un autre aspect de cette même époque, et nous montre cette Eglise, tout d'un coup, faisant figure de conquérante, et s'outillant pour la conquête.

C'est cette histoire des Missions que les fondateurs de la nouvelle *Bibliothèque* veulent réintégrer dans l'histoire générale, en la traitant comme une discipline scientifique. Ils ont, ce faisant, « l'émouvante et profonde joie de se sentir d'accord avec les impulsions romaines, nettement manifestées par l'organisation de l'*Exposition Missionnaire,* et précisées avec éclat, dès le début de son pontificat, par l'ardente parole du Pape Pie XI. »

Ils ont conscience aussi de répondre aux meilleures aspirations du public catholique, ou mieux, du public tout court : témoin le succès de ces *Semaines de Missiologie* créées par la Belgique et qui ont leur siège à Louvain. Témoin le succès éclatant, et grandissant, des leçons organisées depuis trois ans à l'Institut catholique de Paris par l'*Union Missionnaire du Clergé* et dont chaque série, chaque année scolaire est recueillie ensuite en volume sous ce titre générique : **L'Apostolat missionnaire de la France.** Sur la I[re] Série, voir *Ami* 1925, p. 112. La II[e] Série vient de paraître (in-12 de XXI 327 p., 7 f., Paris, Téqui) : préface de Mgr Beaupin, puis Leçons sur les origines de la Société des Missions Etrangères, par Mgr de Guébriant; sur l'Emulation missionnaire à travers le monde, par Mgr Beaupin ; sur le relèvement de la femme païenne aux Indes, Madagascar religieux, les Missions maristes en Océanie, l'Institut missionnaire des Frères des Ecoles chrétiennes, la Mission des Gallas en Abyssinie [1], l'Apostolat par l'éducation au Japon, les étudiants chinois à l'étranger, l'Afrique Occidentale française. — Il y a deux ans, dans les *Origines religieuses du Canada,* c'est M. Goyau lui-même que l'on entendait. Dans son nouveau volume *Les Martyrs de la Nouvelle-France,* il s'efface derrière ses héros et laisse la parole aux *Relations* mêmes des Missionnaires, non évidemment sans nous avoir mis, lui et son collaborateur M. Rigault, en trois copieuses Introductions, au courant de tout ce qu'il est utile au lecteur de savoir pour entendre parfaitement ces textes vénérables, venus de si loin et remontant déjà à près de trois siècles.

Autres publications sur les Missions : *Vie spirituelle* de déc. 1925 : travail aussi enflammé que précis du P. de Lanversin, S. J., *Cœurs de martyrs* (les BB. du Canada). — *Etudes* du 20 nov. : *Les Missionnaires au Levant,* par J. de Bricourt : le jacobinisme, si on le laisse se transplanter dans le Levant, ce sera une catastrophe européenne : « Car l'Orient, laïcisé, devient xénophobe, et l'écroulement du rempart levantin préluderait de peu à une ruée, dont nous voyons s'enfler la menace, de toutes les nations barbaresques contre l'Occident chrétien aveuli. »

IV. — Un superbe tableau de Missions, c'est : En pleine brousse équatoriale, ou Histoire de la Mission salésienne du Katanga, par le P. Auffray, gr. in-8 de 128 p. sur papier glacé, 4 cartes, photogravures à toutes les pages, 10 f., *franco* 10 f. 60, en vente à la Procure des Missions du V. Don Bosco, rue de Bagneux, 14, Paris VI[e] (pour la Belgique, à l'Institut S. Jean Berckmans, rue des Wallons, 59, Liège). Katanga ! **Voilà un nom qui risque de ne pas dire grand'chose dès l'abord à nombre de lecteurs et qui demain, grâce au livre du P. Auffray, sera familier à toute la jeunesse de langue française.** Le Katanga, **c'est la région Sud-Est du Haut-Congo belge, un des plus beaux pays du monde sur une superficie de plus de 500 000 kilomètres carrés (presque autant que la France), avec une situation géographique très avantageuse en bordure du Tanganyika et des Grands Lacs et sur le tracé du Transafricain, avec un réseau de fleuves et de rivières courant tous vers le Congo, un climat clément, un sol d'une richesse magnifique, et un sous-sol plus riche encore : il renferme, d'Elisabethville à Ruwe, les plus belles mines de cuivre du monde et est appelé à devenir d'ici peu le bassin industriel le plus important de l'Afrique équatoriale... Il y a bien l'envers du décor : la faune, lions et jaguars, hippopotames, crocodiles et serpents de toutes tailles et de tous venins ; et pis encore, la faune microbienne : toutes ces peuplades sont la proie de maladies implacables qui pullulent là en toute liberté, grâce à la saleté, à l'insouciance, à l'absence de toute hygiène, à toutes les misères morales d'une race où l'instinct est l'unique loi...**

[1] Cette leçon est l'œuvre de Mgr Jarosseau, Capucin, Vicaire apostolique des Gallas en Ethiopie. Il nous y parle en termes touchants de l'esprit de paix de Ménélik : cf. *Ami,* p. 42. A la veille d'Adoua (et non d'Adana, comme une erreur typographique a fait écrire, p. 196 : Adana est en Asie-Mineure, ancienne Cilicie), Ménélik a engagé des pourparlers avec Baratieri : il veut la paix, il a horreur de verser le sang chrétien. Il envoie au général italien, à deux ou trois reprises, un messager que Mgr Jarosseau a bien connu : « il était enfant de la Mission » : — « Je vous en prie, lui fait-il dire, nous sommes chrétiens, voici le Carême, il ne faut pas se tuer dans ces jours de fêtes. *Pour l'amour de Dieu,* accordez-nous l'armistice pendant la Sainte Quarantaine. »

Baratieri répond : — « Dites à cet Empereur, à ce sauvage, que *je laisse Dieu avec lui.* J'ai mes canons, cela me suffit. A Pâques, je serai à Ankober. »

Ménélik, se tournant vers son Etat-major : — « Vous avez entendu. La réponse de nos ennemis est une défaite pour eux. Ils nous ont laissé Dieu. Dieu nous sauvera et nous rendra vainqueurs. »

Quelques jours après, Baratieri lançait ses colonnes à l'assaut, et c'était Adoua (1[er] mars 1896), un écrasement subit (« en deux heures à peine ») comme on en connaît peu d'exemples dans l'histoire. — « Seule la pitié des vainqueurs épargna aux Italiens la honte d'être jetés à la mer, car Ménélik ne voulut sacrifier que le moins de vies possible. »

Mais les Salésiens de la province belge sont là depuis quinze ans, et la Providence leur ménage des consolations. Certaines gens sourient de l'optimisme des missionnaires. S'ils n'étaient optimistes, comment feraient-ils du bien ? Ces noirs ne sont pas méchants ; ils ont soif de l'Evangile ; ceux qui, trop éloignés des stations de Missions, n'ont pas encore reçu la visite des Pères, envoient délégation sur délégation pour se plaindre qu'on les oublie ; et déjà un Petit Séminaire est installé à La Kafubu, où une trentaine de petits Katangais pâlissent ou plutôt pétillent d'émulation sur les déclinaisons latines.

A la page 125, une carte bien précieuse des *Divisions ecclésiastiques* du Congo belge : on y verra avec quel empressement toutes les Congrégations ont répondu à l'appel du Vicaire de J.-C., qui a fixé à chacune son coin à défricher : Bénédictins, Dominicains, Franciscains, Trappistes, Jésuites, Capucins, Rédemptoristes, PP. de Scheut, PP. du Saint-Esprit, PP. Blancs, PP. du Sacré-Cœur, Croisiers, Prémontrés, PP. de Mill-Hill, Salésiens enfin.

Le P. Auffray ne s'est pas confiné sur le terrain des faits. Ils sont pour lui un tremplin d'où il bondit à l'idée générale ; et l'on recueillera ici, au passage, de précieux renseignements sur le fétichisme, l'Islam, l'âme noire, le clergé indigène, les méthodes d'apostolat, la colonisation, etc., comme en témoignait le cardinal Mercier, écrivant à l'auteur que son livre n'est pas seulement un hommage bien mérité rendu à l'œuvre des Salésiens au Congo, « mais constitue aussi un petit traité de colonisation et d'évangélisation pratiques et effectives. »

Voir encore, du P. Auffray (*Bulletin Salésien* d'avril 1926), une *Note* (aussi documentée qu'alarmante) *sur la dépopulation du Congo belge :* — « Nous allons à une catastrophe, disait l'an dernier un homme d'Etat belge. L'accroissement économique de la colonie exige une main-d'œuvre abondante... *La natalité diminue* là où les travailleurs sont en contact avec les Européens. » De grâce, que les colonisateurs laissent à la porte du Congo nos vices d'Européens raffinés !

Sur cette question de la colonisation, a paru récemment : **Un nouvel aperçu du Problème colonial**, par le Dr Vallet (in-8 de XXI-215 p., 8 f., Paris, Berger-Levrault). Il y a deux facteurs essentiels dont doit tenir compte la solution du problème colonial : le facteur français, et le facteur indigène. Or, on n'a généralement considéré que le second. M. Albert Sarraut notamment, dont le livre en l'espèce est classique (voir *Ami* 1923, p. 219), se place toujours au point de vue de l'intérêt individuel de chaque colonie. Et il est clair que cet intérêt individuel ne saurait concorder toujours avec l'intérêt commun de la France. C'est la France qui est propriétaire ; c'est son intérêt qui doit le premier entrer en ligne de compte : — « Une colonie est par rapport à l'Etat ce qu'une propriété est à l'individu... Une colonie bien gérée doit être assimilée absolument à une *propriété de rapport* de laquelle le propriétaire tire tout ce qui est nécessaire à sa vie matérielle. » C'est un point de vue qui n'a rien d'idéaliste. C'est le point de vue de l'égoïsme national. C'est le point de vue anglais ; ce ne fut jamais le nôtre. Et c'est à l'encontre de ce point de vue que le Traité de Versailles a fait prévaloir la théorie des « *mandats*. » — Sur le fond même de la question, il y a donc divergence entre nous et le Dr Vallet. Mais nous sommes heureux de rendre hommage à la compétence, à la science parfaite, à la puissance de logique et de conviction qu'il apporte à défendre sa thèse ; et il y a, dans le détail de son exposé, une multitude de vues sagaces, fécondes, très heureusement utilisables en vue de l'intérêt commun du « propriétaire » et de la « propriété, » de la métropole et de la colonie.

La maison Vitte, de Lyon, vient de rééditer **Dix années en Mélanésie**, par le P. Monfat (in-8 raisin de 302 p., carte et portrait, 8 f). Le P. Monfat, grand éducateur d'abord et auteur d'ouvrages de pédagogie qui resteront, a voué ensuite la dernière partie de sa vie, ses années de retraite, à l'étude des Missions d'Océanie. Il a donné, sur l'apostolat des PP. de la Société de Marie en Mélanésie, en Nouvelle-Zélande, aux Tonga, aux Samoa, aux Fidji, une demi-douzaine de volumes qui ne vieilliront pas et qui seront toujours à consulter par les historiens futurs des Missions. Ces années du Vicariat mariste de Mélanésie et Micronésie (1845-1852) sont bien au nombre des plus tragiques de l'histoire des Missions catholiques : années de privations inouïes et de larmes amères, sans succès, sans un rayon de joie : le premier Vicaire apostolique, Mgr Epalle, immolé le jour même de son débarquement par les noirs de l'île Isabelle (16 décembre 1845) sans qu'on ait au moins la consolation de pouvoir saluer en lui un martyr ; massacre du Frère Blaise Marmoiton, dont la Cause de martyre a été introduite à Rome ; massacre des PP. Jacquet et Paget, du Frère Hyacinthe ; le reste de la Mission décimé par les fièvres... La Société de Marie venait à peine de naître ; le Vénérable P. Colin, son fondateur, se voyait impuissant à combler les vides qui ne cessaient de se creuser. Il exposa son angoisse à la Propagande, qui le releva de sa faction et confia la Mélanésie aux PP. des Missions Etrangères de Milan (1852).

Les PP. de Milan, à leur tour, se dépensent avec générosité sur cette terre ingrate ; ils y versent leur sang (martyre du P. Mazzuconi en septembre 1855). Mais les fièvres les déciment ; et ils sont obligés, eux aussi, de se retirer (1857).

Dans la suite, cet immense Vicariat de Mélanésie et Micronésie sera, à plusieurs reprises, démembré par la Propagande. Il forme aujourd'hui sept Vicariats et trois Préfectures apostoliques. La Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Poméranie, les archipels de la Micronésie ont été confiés aux PP. du Sacré-Cœur d'Issoudun. Les Salomon, théâtre du massacre des premiers missionnaires, sont restées inabordables jusqu'en 1897. C'est alors que la Société de Marie, en actions de grâces au Ciel pour la béatification de Pierre Chanel, a accepté d'y tenter de nouveaux efforts. L'archipel a été partagé en deux groupes : les Salomon du Nord (sous la domination de l'Angleterre), et les Salomon du Sud (sous la domination de l'Allemagne, aujourd'hui de la Nouvelle-Zélande).

C'est de ce groupe du Sud que l'évangélisation vient d'être racontée par Mgr Raucaz, qui en est Vicaire apostolique, dans son livre : **Vingt-cinq années d'apostolat aux Iles Salomon méridionales** (1898-1923) (gr. in-8 de 262 p., cartes et illustration très riche, 8 f., Lyon, Vitte). Le Vicariat s'étend sur une superficie totale de 950.000 km. carrés (presque le double de la France), avec environ 300.000 km. carrés de surface terrestre ; les cinq îles principales (Nouvelle-Géorgie, Isabelle, Malaita, Guadalcanal, San Cristoval) ont une longueur variant de 138 à 212 km., sur une largeur moyenne de 27 à 54 km., environ donc la superficie d'un département français ordinaire.

Quant à la population, il est difficile de préciser : aucun recensement sérieux n'a encore été fait. Guadalcanal, la plus grande des îles, compte à peine 12.000 habitants ; mais Malaita est beaucoup plus peuplée, peut-être de 50.000 âmes. On n'évalue guère qu'à environ 100.000 âmes la population totale du Vicariat. Ce

qui est sûr, c'est que cette population va toujours en décroissant, et que cela date de loin, bien avant l'apparition des Européens. C'était autrefois l'effet des guerres incessantes, des razzias de toute une population mâle, de la chasse à l'homme aussi. C'est aujourd'hui l'effet d'épidémies qui en l'absence de toute hygiène causent des ravages effrayants : Mgr Raucaz raconte que, au cours d'une de ces épidémies, il a vu la mortalité, qui était à peine de 1 à 2 °/₀ dans les écoles des Pères, monter à 25 °/₀ dans les villages.

Par contre, l'élément européen, depuis vingt-cinq ans, n'a fait qu'augmenter. A peine une cinquantaine alors, ils sont aujourd'hui près d'un millier de blancs, plus, près d'une centaine de jaunes (Chinois). Et cette immigration n'est pas pour le progrès de la morale. Les centres européens, avec leur vie luxueuse, exercent sur les indigènes le même attrait que chez nous les villes sur les campagnes. Ce sont des populations pourtant qui seraient aisément mûres pour l'Evangile. Le cannibalisme a disparu, sauf dans l'île de Malaita, où cependant la chasse à l'homme a déjà perdu beaucoup de sa vogue d'autrefois. Mgr Raucaz compte actuellement plus de 5.500 fidèles (y compris les 1.474 catéchumènes), dont plus de 4.000 dans la seule île de Guadalcanal (où il y a aussi un élément protestant, fort de 3.000 âmes). Ce qui manque le plus, ce sont les ouvriers évangéliques. Ils étaient 18 Pères avant la guerre ; ils ne sont plus que 13, et leur population chrétienne a pourtant presque doublé depuis. L'île San Cristoval n'a que 2 missionnaires pour une population de 7 à 8.000 âmes. Avec un plus grand nombre d'ouvriers, il serait aisé, à l'heure actuelle, d'attirer à nous la majeure part de l'élément païen, et surtout d'enrayer la propagande protestante : *Rogate ergo dominum messis*[1]...

V. — **Le 11 février 1920, le président Wilson écrivait à son Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, R. Lansing :**

> Tandis que nous étions encore à Paris, je sentis — et j'ai depuis de plus en plus vivement senti — que, chaque fois que j'avais à vous communiquer des instructions ou des ordres, vous ne les receviez qu'avec une répugnance croissante...
>
> Je dois dire, Monsieur le Secrétaire, que vous me délivreriez de la gêne provenant de ce que je réalise cette répugnance et l'opposition de votre jugement, si vous renonciez à vos fonctions actuelles, me permettant ainsi de choisir quelqu'un dont l'esprit marcherait plus volontiers à l'unisson du mien.

Pour une fois, Wilson avait vu juste ; et Lansing ne fait pas mystère de la « répugnance » constatée, ce qui n'est pas pour diminuer la sympathie qui est toujours allée de notre pays à sa personne, — pas non plus pour diminuer l'estime que lui a vouée l'Amérique sa patrie.

Le lendemain de la réception de cette lettre, Lansing remettait à Wilson sa démission de Secrétaire d'Etat, lui écrivant qu'en effet il y avait plus d'un an — c'était dès janvier 1919 — qu'il s'était rendu compte que le Président n'était plus disposé à faire bon accueil aux avis de son Secrétaire sur les questions touchant aux négociations de Paris et aux affaires internationales en général ; et que, s'il n'avait pas présenté sa démission dès ce temps-là, c'était dans le sentiment que pareille décision aurait risqué d'être mal interprétée, en Amérique comme à l'étranger, et dans le désir aussi de ne pas gêner le Président dans la poursuite de la tâche qui l'occupait alors.

Lansing a gardé le silence longtemps. Il juge maintenant le moment venu de parler et nous donne les Mémoires de Robert Lansing, *ancien Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères des Etats-Unis, ancien membre de la Délégation américaine à la Conférence de la Paix,* **édition française par Louis-Paul Alaux (in-8 de 308 p., 20 f., Paris, Payot). C'est un document capital pour l'histoire et l'intelligence des négociations qui ont précédé la signature de la paix. C'est le document le plus décisif qui ait paru depuis le livre d'André Tardieu, qui fut, lui aussi, un des grands artisans (et point toujours d'une absolue clairvoyance) de ces négociations.**

Lansing déclare d'abord catégoriquement que pas un instant il n'a perdu de vue que la Constitution des Etats-Unis confère au Président *le droit absolu de diriger les relations internationales de la République* **et que dans la négociation d'un traité il est du devoir d'un Commissaire de suivre les instructions du Président. On peut discuter la sagesse de la direction donnée par Wilson aux négociations ; mais sa légalité, non pas. Du commencement à la fin, il a agi entièrement dans les limites de ses pouvoirs constitutionnels de Président.**

Représentant diplomatique nommé par le Président, Lansing avait le devoir : premièrement donc, de se conformer à ses instructions, mais deuxièmement ensuite, de lui faire part de ses vues, et de l'empêcher (dans la mesure du possible) de prendre des initiatives pouvant porter atteinte aux droits de son pays ou nuire à ses intérêts. C'est ce qu'il a fait, et persévéramment, chaque fois qu'il a vu Wilson prendre une ligne de conduite qui lui semblait violer un principe ou constituer une erreur politique.

Le désaccord entre les deux hommes portait sur une bonne dizaine de points, dont les principaux touchaient 1° la Société des Nations, les principes fondamentaux de sa constitution et de ses fonctions, et 2° le document organique connu sous le nom de *Pacte,* **son caractère compliqué et son incorporation au Traité de Paix. Lansing suit, dans son exposé, l'ordre chronologique, qui est le mieux fait pour aider à l'intelligence des choses, attendu que les divergences de jugement s'accusaient et s'élargissaient toujours plus à mesure**

[1] Un petit volume vient de paraître : **Le Missionnaire**, par J. Hugon, S. J. (in-16 de VII-132 p., 3 f., *franco* 3 f 50, Paris, Editions *Spes*), qui est un trésor, une vraie petite Somme de pédagogie ascétique missionnaire. Ce que c'est qu'un missionnaire, la vocation, les qualités requises, préparation éloignée (formation intellectuelle, formation de l'initiative, formation du cœur), préparation immédiate, les œuvres (apostolat indirect, apostolat direct, les adversaires à combattre). En appendice, 1° liste de toutes les Congrégations missionnaires de France et de l'étranger, avec, pour chacune d'elles, indication de l'effectif total, de l'effectif missionnaire, des pays évangélisés, des principales adresses d'Ecoles préparatoires et de Procures (p. 95-120), et 2° un essai de bibliographie des livres consacrés aux Missions.

Mgr de Guébriant, dans une éloquente Préface, salue ce livre comme « une mise à jour sobre, pratique et sûre, d'une expérience qui n'est pas celle d'un homme, ni celle d'un Institut religieux, mais celle même de l'apostolat catholique travaillant depuis l'Ascension du Sauveur à étendre à l'humanité tout entière le bienfait de la Rédemption... Je voudrais voir ce petit livre aux mains de tous les prêtres. »

que se multipliaient les sujets de désaccord. Ce sont des pages passionnantes, des modèles de discussion juridique ou politique. On lira surtout avec intérêt les chapitres où Lansing soumet à une critique serrée 1° les dispositions si peu pratiques du projet wilsonien d'arbitrage international, 2° le système des mandats, 3° le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes : formule jetée dans le grand public par Wilson bien avant la fin de la guerre, dès janvier 1918 ; formule où la badauderie de la presse a salué une nouveauté politique, l'éclair d'un nouveau Sinaï, alors qu'elle n'était en son fond que la réédition de la formule encore plus fameuse « *le consentement des gouvernés,* » prônée trois siècles durant par la philosophie politique moderne et à peu près totalement ignorée par les hommes d'Etat pour la raison que ce droit ne saurait être appliqué sans mettre en péril, entre autres choses, cette sécurité nationale qui reste toujours une considération capitale dans les affaires nationales et internationales. En fait, Wilson n'a pas réussi à faire maintenir l'acceptation formelle du principe de ce droit des peuples qu'il avait inséré dans son premier projet de Pacte ; et les Traités de Versailles et de St-Germain y ont consacré des dérogations radicales, telles que la cession, à l'Italie, du Tyrol méridional, contre la volonté certaine de toute la population de la région, la cession de millions d'individus de race allemande à la Tchécoslovaquie, la cession du port de Kiao-tcheou au Japon avec le contrôle de la vie économique de toute la province de Chantoung.

L'exposé et la discussion de ces négociations de 1919 remplissent les 200 premières pages de notre volume. Les cent dernières, sous ce titre : « *Les* Grands Quatre *et quelques autres,* » sont une galerie de portraits aussi fins que pénétrants, et piquants : les Quatre d'abord : Clemenceau, Wilson, Lloyd George, Orlando ; puis Venizelos, Fayçal, le général Botha, Paderewski. Beaucoup plus encore que Wilson, qui demeurait tout de même accessible à certaines représentations, c'est Lloyd George qui a été le mauvais génie du Congrès. Clemenceau et Wilson ont entamé les pourparlers avec tout au moins des idées générales sur les buts à atteindre, celui-ci un but national et concret, celui-ci un but international et abstrait, — tandis que Lloyd George, s'il avait préparé un programme, en tout cas il ne l'a pas suivi, procédant de façon variée et changeant si souvent de terrain qu'on avait l'impression qu'il abandonnait son plan ou tout au moins se souciait peu de le suivre. Au fond, son unique idée dominante et directrice était la haine de la France, la peur que la France après la guerre ne se sentît trop en sécurité, donc trop forte, et dès lors moins docile et moins souple à se laisser asservir à l'égoïsme de la politique anglaise :

« Grand politicien (dit Lansing), qui témoigne d'une remarquable connaissance de la nature humaine et d'une habileté dans l'art de manœuvrer les forces politiques, qui lui ont permis de maintenir sa position dans les circonstances les plus difficiles. Au cours des périodes critiques de la guerre, il conserva son autorité par son adresse à jouer des partis en les jetant les uns contre les autres et par son agilité à garder l'équilibre sur un édifice fragile, ayant pour base des éléments discordants et même hostiles. Sa position fut souvent extrêmement périlleuse, mais son intelligence et sa facilité de parole le sauvaient de la défaite à la Chambre des Communes. Mais tandis qu'il appelait ce talent à son aide dans les négociations de Paris, ses changements de position soudains, et ses efforts pour diviser ses adversaires en encourageant tantôt les uns, tantôt les autres, étaient *des procédés qui ne convenaient pas au règlement de problèmes internationaux...* Il en résultait que chaque position prise et chaque suggestion présentée par le leader britannique étaient suspectes et que, souvent, on lui supposait un but caché, alors que, sans nul doute, il n'en avait aucun.

« Cet homme remarquable ne possédait aucun des dons de la diplomatie. Il n'était pas, par nature, un négociateur. Ses succès à Paris, et ils furent nombreux, ont été largement dus aux excellents conseils qui lui furent donnés et qu'il eut la sagesse de suivre. »

Un autre illustre Américain, M. Perry Belmont, ancien président de la Commission des Affaires étrangères, publiait l'an dernier (Putnam's Sons, New-York et Londres, 1925) un vaste ouvrage, *National Isolation an Illusion,* dont M. Alaux vient de traduire toute la partie consacrée à la politique étrangère des Etats-Unis, sous ce titre : **La Politique des Etats-Unis et l'Europe** (1778-1919), in-8 de 386 p., 25 f., Paris, Payot). Ce n'est point un livre d'histoire, mais un livre de politique d'un intérêt actuel immédiat. L'histoire — le tableau de « la formation de la nationalité américaine » — n'est ici que pour éclairer la politique, le devoir politique d'aujourd'hui. M. Belmont nous explique comment toute une école de politiciens, aux Etats-Unis, s'est trouvée toujours hypnotisée et paralysée par la conception d'une soi-disant *tradition politique* qui en fait n'a jamais existé ; les grands fondateurs de l'Union, les Washington, les Jefferson, les Madison, les Monroe ont été partisans de l'abstention chaque fois que l'abstention leur a paru nettement favorable aux intérêts de leur pays, mais se sont décidés pour la coopération et même pour l'intervention armée, pour la guerre, chaque fois que ces mêmes intérêts ont semblé l'exiger. Voir déjà sur ces questions, *Ami* 1925, p. 538-543, d'après le grand travail de M. Pasquet.

Des Américains ont pu jadis concevoir un développement placide de la démocratie américaine dans une abstention exclusive, à l'abri des deux immenses barrières aquatiques de l'Atlantique et du Pacifique. Aujourd'hui ce n'est plus possible. Se croire « isolés » est « une illusion. » Ces barrières n'existent déjà plus sous les mers ; et, bientôt, au péril sous-marin s'ajoutera le péril de la navigation aérienne qui, grâce à ses rapides perfectionnements, pourra sans efforts jeter de véritables armées sur tous les rivages. Toutes les nations, maintenant, sont rapprochées, sont solidaires plus qu'elles ne l'ont jamais été. Le militarisme prussien, menace contre la France, ne l'est pas moins contre les Etats-Unis. Les Etats-Unis, même après Locarno, ont le devoir impérieux de garantir à la France les frontières stipulées à Versailles, de ratifier le Traité de Garantie conclu en 1919 par Wilson et rejeté par le Congrès en 1920. Ce sont des convictions longuement mûries dans l'âme de M. Belmont : dès 1914, il a mené campagne active en faveur de l'immédiate entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés des Alliés ; et, bien qu'ayant dépassé la limite d'âge, il a servi, durant toute la guerre, comme officier dans la remonte.

Les Américains prennent une conscience grandissante de la solidarité, de l'interdépendance entre Europe et Amérique. Cette conscience au contraire est en baisse dans les Dominions, où l'on se montre de plus en plus

enclin à considérer comme secondaires les affaires d'Europe. Ces Dominions ne doutent de rien ; et non seulement ils n'acceptent pas que Londres souscrive des engagements internationaux susceptibles d'entraîner une coopération militaire, mais, bien mieux, ils n'écartent pas la pensée que ce soit un jour à eux à prendre en mains la direction du monde anglo-saxon :

« Un jour viendra, disait naguère un grand Australien, un jour viendra où l'Australie sera plus peuplée que la Grande-Bretagne. Alors il sera peut-être possible de *déplacer dans les mers du Sud le siège et le cœur de l'Empire.* »

VI. — Un roman anglais : **Mariage**, par H. G. Wells (in-12 de 571 p., 14 f., Paris, Payot) : un roman qui numérote 571 pages, et que pas un instant l'on ne trouve long, non plus qu'on ne trouve de longueur aux longueries de Dickens ; qui jusqu'au bout est pétillant d'esprit, d'humour, de l'observation la plus malicieuse et la plus bonhomme. Du meilleur Wells. Et sous toute cette masse un sujet très sérieux : la crise du mariage, la crise de l'union des âmes dans le mariage. Voici le mieux assorti des mariages : chacun a trouvé dans l'autre l'époux que sa jeunesse appelait : le hasard, un hasard romanesque, les a servis à souhait... Parfait, jusqu'à nouvel ordre... Le nouvel ordre éclate ; la crise se déclare, minutieusement décrite par Wells... Eh bien ! quoi, alors ? Est-ce que cette sorte de stabilisation de l'existence que le mariage était appelé jadis à assurer, n'est plus à notre portée ? Ou bien le changement des idées et des mœurs a-t-il cessé de faire de la femme, de la meilleure des femmes, le facteur idéal qui ennoblissait la vie et décuplait notre effort ? Faut-il admettre que s'est insensiblement créé entre les sexes un antagonisme qui rend impossible toute collaboration... ? Bref, entre les deux époux, entre les tendances intimes de chacun d'eux, s'accuse une incompatibilité fondamentale, qui heureusement, comme devraient le faire toutes les incompatibilités, se révèle enfin factice et illusion de l'esprit du mal. Et tout se résout en harmonieux équilibre. — « Ne fais pas trop grand cas de moi, dit-elle, parce que tu me veux avec toi, n'oublie pas qu'une femme n'est pas un homme » (p. 539).

Editions Vraie France : **Son Péché**, par M. Dugard, et : **Au seuil du Festin**, par Pierre Courtois (vol. in-12 de 247 et 255 p., à 9 f. l'un, Paris, Dunod), l'un et l'autre étiquetés *Série C*, à l'adresse donc des lecteurs dont la formation morale est achevée. — *Son Péché :* une des œuvres les plus élevées de la Collection : un type d'épouse modèle, qui est la perfection pour son mari, qui a seulement le tort d'avoir été élevée dans un puritanisme rigide, de ne pas croire aux tentations, de ne les pas comprendre chez autrui, d'être très dure à celles qui tombent... Quel drame dans cette âme le jour où elle découvre qu'un sentiment malsain s'est glissé en elle ! quelle résistance elle y oppose ! quelles phases d'humiliations, de révoltes, d'abandon d'elle-même elle traverse, jusqu'à ce qu'enfin elle retrouve la paix au cours d'un pèlerinage à Sienne ! On pourrait donner pour exergue à ce livre le mot de S. Paul : *Qui se existimat stare, videat ne cadat...* — *Au seuil du Festin :* pas de thèse ici, pas de préoccupation psychologique ; une histoire, une tranche de vie : une midinette, à l'âme de volatile, qui avec l'inconscience de cet âge cède à l'amour ; une artiste, une parvenue, chez qui l'ambition, la passion de rester en vedette étouffe le cœur, au point de sacrifier à sa gloriole celui qui l'aime et son enfant ; un jeune homme, un jeune étudiant parisien, qui, lui aussi, aurait pu rêver d'amour, rêver de gloire, si la vie ne lui avait imposé le dur et paralysant assujettissement de ses tâches : il glisse de déception en déception, jusqu'à ce qui est pour lui l'effondrement de tout : l'ambition d'un fils qui lui vole son œuvre et se fait applaudir aux lieu et place de son père... Beaucoup de talent, dépensé pour nous laisser peut-être tout de même une leçon morale, — la vanité de la passion et son impuissance à créer le bonheur et la paix, — mais une leçon dont la clarté risque de se voiler de trop d'impressions malsaines.

Poèmes de France et d'Italie, par Pierre de Nolhac, (in-8 écu de 200 p., Paris, Garnier). P. de Nolhac est entré à l'Académie, il y a quatre ans, comme historien, l'historien de notre Versailles et l'historien de la Renaissance italienne, du *Quattrocento*. Mais il y a près de trente ans, ses *Paysages d'Auvergne* (1888) le classaient déjà parmi nos bons poètes. Depuis, il a récidivé ; et c'est la fleur de sa demi douzaine de recueils poétiques qu'il nous présente aujourd'hui en une « Edition définitive, augmentée de vers nouveaux » : Odes siciliennes, poèmes d'Italie (Rome, le lac Némi, San Gimignano, Dante, etc.), d'Auvergne (Tournoël, Gergovia, Royat, bords de l'Allier, etc.), de France (Psichari, Versailles, Jeanne d'Arc, Albert de Mun, le Premier août 1914, l'amitié de l'Amérique, etc.), chants à la Renaissance, Pétrarque, Ghiberti, Botticelli, Lucrèce Borgia, Erasme, la Messe du Pape Marcel, la Coupole, Montluc, Montaigne, Ronsard, etc.), Sonnets (dix-sept), etc. J'ai dit que c'est la fleur de ses poésies qu'il nous offre ici. C'est la fleur aussi de ses « histoires. » Histoire et poésie s'éclairent et s'échauffent l'une par l'autre, chez M. de Nolhac. A la source de cette poésie on sent une vocation d'historien ; et cette histoire à son tour, dans sa rigueur critique, se révèle pénétrée de sens poétique. Aristote jugeait la poésie plus vraie que l'histoire. L'histoire en effet ne vit et ne s'anime que sous un souffle de poésie. L'imagination est nécessaire à l'historien pour, non pas créer, mais pour deviner, avant de le retrouver, le passé, pour orienter les recherches, tout comme elle est nécessaire au savant pour soupçonner, avant de les découvrir, les lois de la nature et orienter ses expériences. — M. de Nolhac poète s'apparente à l'école parnassienne, qui régentait la montagne des Muses au temps lointain où il en gravissait les cimes. Mais il ne s'y est jamais asservi. Ses poèmes n'ont rien de l'impassibilité, de l'impersonnalité que prônait Leconte de Lisle. Ce sont pages toujours du souffle moral le plus élevé.

VII. — Une nouvelle Revue paraît depuis le 25 décembre 1925 : les *Cahiers du Cercle thomiste féminin*. Elle est l'organe du *Cercle* dont elle porte le nom [1]. Le Cercle est une « Œuvre de Doctrine catholique et de Vie spirituelle. » Il s'adresse aux personnes du monde, dames ou jeunes filles, désireuses de s'initier à la théologie et de fonder leur vie spirituelle sur une connaissance toujours plus profonde du dogme chrétien. « Œuvre de doctrine, » il embrasse, dans ses Cours, la philosophie chrétienne, l'Ecriture Sainte, la Théologie dogmatique, morale, ascétique et mystique, l'Histoire de l'Eglise, la Liturgie. « Œuvre de Vie spirituelle, » son but n'est pas seulement d'imposer à son public une discipline intellectuelle, ni même de l'instruire des vérités de la foi : ce sont là des moyens vers une fin supérieure, qui est la vie spirituelle, — une

[1] Bureaux : 20, rue Monsieur, Paris VII Abonnement : France, 20 f. ; Union postale, 30 f. ; un no, 4 f. Le *Cercle* est dirigé par le R. P. Peillaube, doyen de la Faculté de Philosophie de l'Institut catholique de Paris. Parmi les maîtres qui font les Cours cette année, nous relevons les noms de M. Lallement, prof de sociologie à la Faculté de Philosophie de l'Institut cath., de M. Jeanjean, prof. de pédagogie à la même Faculté, de M. Macquart, prof. au Grand Séminaire de Reims, de M. Richaud, docteur en philos. et en théol., etc.

Au Cercle est annexé un Ouvroir liturgique, qui, sous la direction des Moniales Bénédictines (rue Monsieur, 20), a pour but la confection des ornements sacrés et de la lingerie d'église. L'Ouvroir travaille au profit des Missions, des chapelles auxiliaires du diocèse de Paris, et, en général, des églises pauvres, selon les ressources dont il dispose. On y entend, tantôt une Causerie liturgique, tantôt une lecture choisie.

vie spirituelle fondée sur le dogme, orientée et alimentée par tout cet enseignement, renouvelée chaque mois par les Exercices d'une brève retraite : trois heures à peine, mais bien remplies : messe avec Instruction, puis méditation (parlée) d'une heure, et Examen de conscience d'un quart d'heure.

Ouvert en novembre 1925, le *Cercle* a vu tout de suite venir à lui une élite dont le chiffre a dépassé les espérances même les plus optimistes. Notre-Seigneur a voulu lui donner, dès le premier jour, la quantité en même temps que la qualité. Deux Brefs du Souverain Pontife (13 juillet et 8 septembre 1925) avaient encouragé et béni l'Œuvre et sa ferveur thomiste ; et ce nom même de thomisme, qui brille au titre du Cercle, exerce aujourd'hui, par la grâce de Dieu, sur toutes les âmes chrétiennes ou simplement sérieuses, une attraction qui n'est pas niable et qui est un des signes les plus éloquents de ce temps, le gage assuré d'un renouveau intellectuel.

Le *Cercle* est établi à Paris ; mais déjà des groupes de province ont demandé leur affiliation. Et puis surtout les *Cahiers* portent au loin, partout, l'écho fécond de son enseignement. Les *Cahiers* publient la plupart des Cours, des comptes-rendus des retraites et de tout ce qui constitue la vie du Cercle, des travaux sur les matières enseignées, des notes sur les notions essentielles indispensables à qui veut s'initier à la doctrine de S. Thomas, des plans de Cercles d'Etudes, etc. Plus d'un de nos confrères de campagne va être tenté de se dire que ce ne sont point là choses pratiques pour son public. Ce sera de sa part un jugement précipité. Cet enseignement, dans sa profondeur, est la limpidité même ; et il n'est personne qui, avec un peu d'attention, ne puisse le suivre, s'en pénétrer, en pénétrer l'auditoire même le plus simple : les simples sont tout autrement accessibles à la pureté et à la beauté de la grande doctrine chrétienne qu'aux colifichets vagues et prétentieux de nos éloquences modernes. — Avec un peu d'attention, ai-je dit : avec esprit de prière surtout. Car c'est là un des caractères, un caractère très marqué de cet enseignement, que l'on sent que les pages en ont été priées avant d'être parlées, en ont été écrites à genoux. C'est ce caractère que M. Lallement, dès son Instruction de la Messe de rentrée, a tenu à mettre en lumière éblouissante en ces lignes que nous voudrions voir gravées à la porte de toutes les salles de catéchismes, gravées tout au moins au cœur de tous les catéchistes et de tous les maîtres de l'enseignement religieux, et par eux, au cœur de leurs enfants et élèves. L'Instruction a pour titre : *Jésus Eucharistie notre Maître intérieur,* et pour texte ce mot du récit évangélique de la scène d'Emmaüs : *Cognoverunt eum in fractione panis :*

Pour qu'une vérité soit comprise, il faut deux choses : qu'elle soit proposée à l'esprit d'une manière limpide, logique ; mais aussi que l'esprit soit lui-même assez limpide pour ne pas obscurcir en lui cette vérité.

Proposer les vérités divines est le rôle des ministres de Notre-Seigneur, qui nous enseignent en son nom. Mais ouvrir nos âmes à une pure intelligence des choses enseignées lui appartient, à lui seul.

Cela exige, en effet, des grâces données directement d'en haut.

Lorsqu'il s'agit, dans l'enseignement humain, de vérités naturelles, mathématiques, physiques, historiques, il suffit, avec une présentation logique, de la lumière naturelle de la raison et de dispositions naturelles d'esprit.

Mais l'enseignement de la vérité surnaturelle, avec la présentation qui se fait du dehors par la prédication et l'enseignement religieux, demande au dehors de l'esprit une lumière divine, surnaturelle. La lumière naturelle de la raison ne suffit plus, parce qu'il s'agit précisément de ne pas humaniser, naturaliser l'enseignement reçu.

Pour adhérer simplement aux dogmes enseignés, en les prenant sur le témoignage de Dieu comme vérités d'ordre surnaturel, il faut déjà la foi. C'est une grâce de lumière, puisque, laissant l'objet dans le mystère, elle met pourtant notre esprit sous la clarté surnaturelle du témoignage de Dieu.

Pour avancer ensuite dans une adhésion toujours plus pure à Dieu tel qu'il est en lui-même, *sans mélanges d'idées humaines,* il faut une intensification de la foi, qui se fait encore par des grâces : il s'agit toujours d'une divinisation plus complète de notre intelligence, d'une limpidité donnée à notre esprit, qui le mette en quelque manière à la mesure des purs mystères de Dieu : Dieu seul peut ainsi clarifier l'esprit au-dessus de toutes les qualités humaines, à la mesure de sa pureté à Lui. Pour que la foi monte librement dans le mystère de Dieu, elle doit même être accompagnée des dons de l'Esprit-Saint : leurs touches divines font, immédiatement, plus que la vertu de foi n'arriverait à produire par tout son exercice. Les touches des dons d'*intelligence* et de *sagesse* donnent à l'âme une certaine expérience de la pureté infinie et de la paix lumineuse de Dieu...

Le pauvre théologien, dans son enseignement, fait un exposé aussi clair qu'il le peut de la vérité religieuse, il enchaîne les arguments pour conduire l'esprit, il écarte les erreurs ; réellement, il rend l'objet plus clair ; il est par là maître, en quelque manière, vicaire du Maître Jésus. Mais cet enseignement doit toujours être placé *sous la lumière surnaturelle de la foi.* Si bien que lorsque le théologien a montré dans sa leçon la bonté de Dieu, par exemple, — parmi les âmes qui l'ont entendu, celle qui voit le mieux la conclusion « Dieu est bon, » ce n'est pas forcément l'âme du théologien, c'est celle dont l'esprit est le plus pur : par sa foi très purifiée de toute idée terrestre, cette âme a monté aisément dans le mystère divin, et elle dit sous une tout autre clarté : « Dieu est bon ! » Quelqu'un lui a donné cette clarté, qui n'est pas son professeur, mais son Maître qui parle au dedans.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Les Vertus du Sacré-Cœur d'après l'Evangile, par l'abbé L. Deyrieux. — In-12 de XI-164 p. — Avignon, Aubanel frères.

Les Litanies du Sacré-Cœur. *Commentaire théologique,* par le chanoine Marchand. — In-12 de 100 p., 4 f. — Tours, Cattier.

I. — M. l'abbé Deyrieux nous fait le tableau des vertus prêchées et pratiquées par le Christ, notre modèle idéal sur lequel tout chrétien, soucieux de sa perfection, doit fixer ses regards. Tout le livre est comme le commentaire et le développement de cette invocation des Litanies : « Cœur sacré de Jésus, abîme de toutes

les vertus, » abîme que la faiblesse humaine tente de sonder.

Toute l'argumentation de l'auteur repose et sur le texte de l'Evangile, car c'est par lui que nous pouvons savoir ce qu'il plut au Christ de nous montrer de lui-même ; et sur les écrits des Apôtres, témoins oculaires et véridiques de la vie du Sauveur.

Sa méthode consiste à nous montrer, dans la première partie de chaque chapitre, la réalité de chacune des vertus du Christ d'après l'Evangile : sa charité envers Dieu, envers les hommes, son obéissance, sa miséricorde, sa douceur, son humilité, etc. Puis dans la seconde partie, il demande au chrétien « d'avoir et de développer en lui les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus. » Admirer le Christ n'est pas suffisant, il faut encore l'imiter. L'acte doit suivre le ravissement intérieur où nous jettent les divines vertus du Sauveur et sa rayonnante image.

Cette seconde partie concernant l'imitation chrétienne est toute débordante d'une tendre piété, pleine d'heureuses applications, de données pratiques pour le chrétien, d'aperçus nouveaux, particulièrement remarquables dans les deux chapitres traitant de la « patience du Sauveur » et de « Jésus Consolateur. »

L'ouvrage se recommande par son caractère pratique ; il constitue un excellent manuel de dévotion au Sacré-Cœur, dont les prêtres en général, et les aumôniers de maisons religieuses en particulier, se serviront avec avantage, autant pour la prédication et la lecture en chaire que pour la méditation.

II. — M. le chanoine Marchand nous offre un commentaire théologique très sûr des trente-trois invocations que sainte Marguerite-Marie avait rédigées sous forme de litanies et que l'Eglise a reprises, à peu de chose près, et revêtues de son approbation. L'auteur les étudie une à une, excepté les 5e, 6e et 7e, et les trois dernières qu'il traite en bloc.

Dans les sept premières formules, le Sacré-Cœur nous est présenté dans ses rapports avec Dieu ; de 8 à 16, nous voyons ses grandeurs, ses prérogatives ; de 17 à 21, ses relations avec nous ; 22-26 nous parlent de ses souffrances ; et les sept dernières envisagent le Sacré-Cœur comme source de salut et comme récompense.

Chaque étude contient trois paragraphes où se trouve développée la donnée théologique fournie par chaque invocation.

L'auteur a rassemblé d'une manière logique et intéressante les textes de l'Ecriture, les passages des Pères de l'Eglise et des écrivains ecclésiastiques, les plus propres à préciser le sens et la portée dogmatique ou morale de chaque invocation.

Ce sont tous les fondements de la dévotion au Sacré-Cœur qui sont examinés ici, d'après les enseignements les plus autorisés. L'amour du Christ, en effet, est multiple : amour infini du Verbe, amour créé de Jésus souffrant et mourant, amour rédempteur et sanctificateur par les sacrements et spécialement par l'Eucharistie.

Tous ces différents aspects de l'objet formel de la dévotion au Sacré-Cœur sont étudiés à fond, sans aridité ni sécheresse.

C'est là un livre excellent pour les prêtres et les laïcs instruits, désireux d'asseoir sur un fondement théologique solide leur dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Histoire de Notre-Dame de Lourdes *d'après les documents et les témoins*, **par le P. Cros, S. J. — In-8 de XVIII 530 p., 30 f. — Paris, Beauchesne.**

Le P. Cros, † 1913, a été, plus d'un demi-siècle, un apôtre incomparable de la jeunesse, l'apôtre surtout de la Communion quotidienne, plus de quarante ans avant le Décret libérateur de 1905. Sa vie, ou plutôt les *Souvenirs* qu'a écrits sur sa vie le P. Laborde resteront un des plus vivants et des plus apostoliques Manuels de l'éducateur-missionnaire (voir *Ami* 1922, p. 652).

Et il avait le goût de l'histoire, non pas de l'histoire oratoire, mais de l'histoire documentaire, rigoureusement documentaire. Il en avait la hantise, au point de sacrifier à sa passion du document toute espèce de préoccupation littéraire. Ses trois volumes gr. in-8 sur S. François-Xavier et S. François Régis, qui n'ont peut-être pas atteint la foule des lecteurs, resteront une mine pour les hagiographes et les fervents de l'histoire. Il avait conçu le projet aussi d'une vaste enquête sur Lourdes. Il s'y était mis il y a près de cinquante ans, dès 1878, sur commission de Mgr Jourdan, évêque de Tarbes. Il a interrogé sur place, patiemment, minutieusement, Bernadette elle-même dès 1864 et 1865, puis en 1879, nombre de pèlerins de 1858, surtout des prêtres ; il a discuté avec Henri Lasserre, Mgr de Ségur, le P. Marie-Antoine, Estrade, sur leurs propres écrits. Sa liste de déposants atteint le chiffre de 210. Et se sont ouvertes devant lui les archives, ecclésiastiques et laïques, évêché de Tarbes et préfecture, mairie de Lourdes, Cour impériale de Pau.

Il a eu en mains donc une documentation vraiment exhaustive. Et il ne se borne pas à l'utiliser : il la déballe, il l'étale sous nos yeux d'abord ahuris, bientôt ravis. Son œuvre sera en trois volumes : apparitions, luttes, érection de la chapelle, mort de Bernadette. Le tome I, qui paraît aujourd'hui, traite des Apparitions.

Pourquoi ce long retard ? Le P. Cros est mort depuis plus de treize ans ; et son œuvre entière était prête depuis longtemps. Mais il mettait à sa publication une condition bizarre, aussi inacceptable qu'inutile : il voulait la faire précéder de la série des mémoires critiques composés par lui sur (c.-à-d. contre) les histoires de Lourdes parues avant la sienne : démolition qui lui semblait indispensable, avant que commençât à s'élever son édifice à lui... Dans ces conditions, on n'avait qu'à attendre la mort de l'auteur. L'auteur mort, ce fut la guerre, puis les difficultés croissantes des travaux d'édition. Enfin, comme il faut bien faire une fin, le tome I paraît. Il paraît par les soins du P. Cavallera, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, qui publie scrupuleusement le texte, tel que le P. Cros l'avait établi au cours d'une dernière revision, quelques mois avant sa mort.

C'est un livre extraordinaire. C'est un document psychologique incomparable, d'une précision, d'une perspicacité, d'une acuité de sens que l'on ne saurait dépasser. Psychologie de gens d'Eglise, de gens de judicature, de gens de police et d'administration, d'intellectuels, de gens de la presse et de l'Institut, de bourgeois ; psychologie de gens du peuple surtout, psychologie paysanne, celle qui assurément retiendra le plus nos confrères de la campagne. Ah ! certes non, ce n'étaient pas des mystiques, des gens prédestinés à se lancer à l'aveuglette dans le surnaturel divin, ces paysans pyrénéens... ! Et parmi tout ce monde, qui en somme fait assez pauvre ou triste figure et que le P. Cros phototypie impitoyablement tel qu'il l'a vu, parmi tous ces agités et ces ineptes, émerge, dans quelle pure et calme splendeur, la candide physionomie de celle que Pie XI vient en 1925 d'élever sur les autels. Cette œuvre sera lue dans le clergé de tous pays. Nous lui souhaitons beaucoup de lecteurs dans le monde mécréant aussi, et que s'accomplisse le vœu du P. Cavallera :

« Que Notre-Dame..., que l'humble Bernadette... bénissent cette œuvre de vérité, destinée à les glorifier, et lui fassent porter la lumière dans toutes les âmes de bonne volonté ! »

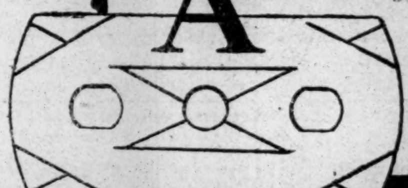
IMPRIMATUR
Lingonis, die 14 aprilis 1926.
EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

ANÉMIE
NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE CHLOROSE
Sirop de DESCHIENS à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul-Baudry. R.C. Seine 207.204.

BRONCHITES
TOUX
CATARRHES
CHRONIQUES
GOUTTES LIVONIENNES
TROUETTE-PERRET

Exigez partout
La LAME de RASOIR Française
ARAMIS

la bonne lame qui dure
La douz. 12 fr.
Petite Métallurgie
13, r. Taitbout
Paris (9e)

HUILE Olive pure 105 fr.; de table 80 fr.; blanche 74 fr. Savon blanc 72 0/0 post. 10 k. br. 48 fr. franco. Œuvre Ste-Thérèse, MARSEILLE. Chèque postal 59-92.

MARBRERIE RELIGIEUSE
Autels
Rétables
Chaires
Ex-Votos.
Colonnes
Revêtements
etc.

TAILLE de PIERRE
pour la construction
moellons,
socles,
cordons,
marches, perrons, taille en élévation, etc

DALLAGES
pierre
marbre
granit

SCULPTURE
décorative
et
artistique

RÉFÉRENCES :
Basiliques de FOURVIÈRE et de LOURDES

SOCIÉTÉ des MARBRES, PIERRES et GRANITS
Anonyme au Capital de 6.000.000 fr.
11, Quai des Brotteaux — LYON
Téléph. Vaudrey 20.62 — Télégr. MARBEPIERRE, LYON

Ateliers de marbrerie : Lyon, Buxy et Molinges. — Scieries de marbre : Grenoble et Molinges. — Carrières de pierres : Buxy, Colombier, Rocheret. — Carrières de marbres : Jura, Pyrénées, Italie. —

Note. — *La* Société des Marbres, Pierres et Granits *n'a pas de catalogue, mais elle établira sur demande des* **dessins** *et* **devis** *d'après indications.*

GRANDE NOUVEAUTÉ : **La Vitre chimiq. perfectionnée, inusable, tirage illimité garanti.**
Prix réduits. A la P. H., chez Curé de Teloché (Sarthe).

OPOBYL
Décongestif et Régulateur du Foie et des Intestins
Ictères, Hépatites, Constipation
Echantillons et brochure sur demande
Laboratoires BAILLY, 15, rue de Rome, Paris

ETABLI DE MENAGE
L'appareil Bté S. G. D. G. 40 fr., port en sus (43 fr. 80 France fco gare)
Permet d'exécuter ts travaux de menuiserie et serrurerie. S'adapte instantanément à toute table. Pas encombrant, se case n'importe où. Emploie tous les outils.
REMPLACE l'ETABLI et l'ETAU
Rendra de grands services aux missionnaires, dans les cures, pensionnats, séminaires, patronages, œuvres, etc.
A. ONIGKEIT Belle-Vue, Romans-sur-Isère (Drôme).
Notice *A. C.* gratis comme imprimé, ou contre 0 fr. 50 sous pli fermé remboursé à l'achat.

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)
Registre du Commce d'Avesnes-s-Helpe, No inscript. 2625

ARTÉRIO-SCLÉROSE — DIABÈTE
ALBUMINURIE—CŒUR—REINS—FOIE
Procédés nouveaux pour Guérison inespérée, même si tout a échoué. ***Remboursement en cas d'insuccès.*** **Notice gratis. Désigner Maladie. Laboratoire des Phocéens, NICE (A.-M.).**

2 YEUX POUR LA VIE,
Le célèbre **« Collyre Vert »** du **R. P. Louis René** a rendu la vue à des **aveugles!** Qui peut le plus peut le moins. Si vous souffrez des yeux n'hésitez donc pas à y avoir recours. **Notice gratis.** Prix **9.95** franco. **Vieille Cure des Phocéens, Nice** (A.-M.).

ALCOOL de MENTHE
DE
RICQLÈS
Hygiène-Antisepsie

PROCÈS SANS PRÉCÉDENT
UNE ERREUR MÉDICALE
Reconnue 50 ans après
L'IODE et ses dérivés : Iodures, Peptones et Huiles Iodées AGGRAVENT considérablement L'ARTÉRIO-SCLÉROSE et l'HYPERTENSION artérielle.
Une **Notice**, relatant le jugement du Jury médical sera envoyée **gratuitement** aux intéressés par le **LABORATOIRE** des **PHOCEENS**, 33, avenue Villermont, NICE (A.-M.).

LA LIBRAIRIE René GIARD 2, Rue Royale LILLE
ACHÈTE au maximum de leur valeur toutes bibliothèques & lots de livres de théologie, patrologie, littérature etc. fins d'éditions.

VINS DE BORDEAUX
GAUDRAP & Co 31, Rue Borie, 31 — BORDEAUX —
MAISON RECOMMANDÉE
Vin blanc de Messe SAINTE-CROIX-DU-MONT (vin liturgique légitime).
— *Envoi gratis du Catalogue sur simple demande* —
R. C. Bordeaux 19.250 A.